

LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

Pour faire réfléchir

La politique

A l'heure actuelle, il n'est pas sûr que la Société des Nations réussisse à régler le différend italo-éthiopien, ou tout au moins qu'elle réussisse à le régler dans le sens de la justice internationale. A travers toutes les dépêches auxquelles ce différend a donné lieu, on croit saisir le désir de l'Italie de secouer le joug de la Société, autant dire de l'Angleterre, fût-ce par un chantage qui consiste à menacer de faire cause commune avec l'Allemagne, ou le désir de l'Angleterre et de la France d'arranger les choses en intervenant pour prendre avec l'Italie, équitablement, leur part de butin. L'Abyssinie garde l'avantage d'avoir fait constituer le tribunal d'arbitrage : sur ce premier pas il ne devrait pas être facile de revenir. Mais l'Abyssinie soupçonne bien quel mal un pays qui n'a même pas de journaux aurait à se défendre contre trois grandes puissances qui auraient intérêt à l'accuser (cela à supposer que l'Angleterre fit triompher la politique du partage), et qu'une révolution de palais qui se produirait chez elle ne saurait provoquer grande émotion dans le monde. Pour le présent, l'important à noter, c'est que la question abyssinienne est en passe de se régler entre trois puissances et que la Société des Nations n'y a virtuellement rien à faire.

Dans l'ordre des affaires britanniques, si l'intérêt de l'Ampaère n'a rien gagné aux palabres du dernier jubilé, il n'y a non plus rien perdu. Quand M. Bennett revient de Londres où l'Australie est, paraît-il, en train de prendre le pas sur le Canada, on ne lui demande pas comment notre pays va échapper à ce danger, mais comment se porte le Roi. M. King lui-même veut avoir des nouvelles de première main : ce qui l'intéresse, ce n'est pas de savoir quelle décoration on a offert à M. Bennett ni pourquoi notre premier-ministre l'a refusée, mais d'entendre parler du jubilé : parlez-nous de lui, grand-mère, parlez-nous de lui.

Cette belle unité n'aura pas duré plus de deux semaines, cependant. M. Bennett n'aura pas eu le temps de répondre à l'aimable invitation de M. King, que MM. Cahan et Stevens sont aux prises et que la Commission sénatoriale de la banque fait rejeter par le Sénat, comme contraire à la liberté du commerce, un projet de contrôle du commerce voté à l'unanimité par la Chambre des Communes en conséquence du rapport de la commission d'enquête sur les bénéfices commerciaux. D'après M. Stevens, le gros des affaires, dans notre pays, est monopolisé par une quinzaine d'individus, et il importe de mettre fin au plus tôt à cet état de choses. D'après M. Cahan, 90% des affaires se traitent de façon inattaquable. Mais là n'est pas la question, croyons-nous. Toute la question est de savoir si un régime démocratique, quel qu'il soit, pourra jamais appliquer la loi dans l'intérêt du plus grand nombre : si les contrôles proposés par M. Stevens seront jamais mieux qu'une moquerie entre les mains des puissants.

Dans le Québec, la lutte électorale s'engage sans que la question des droits des provinces en matière sociale se soit une seule fois posée honnêtement entre Québec et Ottawa. Impossible en effet de considérer comme honnête la façon toute... spéciale dont cette question a été posée dans les Bulletins paroissiaux que pas un homme ne lit si toutefois les vieilles femmes qui les lisent y comprennent quelque chose. M. Taschereau est bel et bien invité à faire au nom de sa province les sacrifices nécessaires, et il paraît que cela doit s'entendre des sacrifices d'autonomie. Mais comme,

en l'espèce, les rédacteurs sont bien forcés d'y aller en douce, et que nous sommes sur un terrain où l'électeur libre et conscient a notoirement la réputation d'avoir l'oreille dure — nous resterons dans le domaine des généralités inoffensives et M. Taschereau conservera ainsi l'avantage que lui assure l'entrée de M. Bouchard dans le cabinet. En notre province, les partis d'oppositions ont commis l'erreur grave de représenter M. Taschereau comme un instrument des trusts ou grandes coalitions capitalistes, et comme la coalition de capital la plus visible était celle de l'électricité, le premier-ministre, en faisant entrer dans son cabinet l'ennemi présumé de ce groupement, a encloué la plus grosse pièce du camp ennemi. M. Taschereau a un autre avantage : en regard de quelques défections qui se sont produites dans son parti, il peut mettre celles qui opposent à M. Duplessis d'une part M. Houde, d'autre part, et dans une certaine mesure, MM. Barré et Guertin.

Notre journal

LA RENAISSANCE comptera parmi ses collaborateurs occasionnels ou réguliers MM. André Bowman, Georges Langlois, Edouard Montpetit, Henry Laureys, Jean-Claude Martin, Victor Doré, Berthelot Brunet, Claude Melançon, le docteur G.-A. Séguin, Robert Choquette, Adolphe Fradet, le docteur Georges Préfontaine, Paul Leclaire, Albert Pelletier, Jean-Charles Harvey, Alfred Des Rochers, Jean-Marie Nadeau, Dollard Dansereau, Pierre Dansereau, Emile Venne, Valdombre, Léo-Pol Morin, Léon Lortie, Mmes Annette La Salle-Leduc, Jovette Bernier, Marie Le Franc, Hélène Roulaus, etc.

LA RENAISSANCE aura aussi des correspondants à Rome, à Bruxelles, et probablement à Genève, à Londres et à Washington. Son correspondant à Genève jugera les choses objectivement, sans donner dans le lyrisme ordinaire sur la Société des Nations. Son correspondant à Rome ne se croira pas tenu de dépasser la pensée du pape touchant la constitution des syndicats professionnels. Son correspondant à Washington fera de son mieux pour démêler l'écheveau de la politique américaine, de manière que les lecteurs de LA RENAISSANCE apprennent à distinguer la pure pensée de M. Roosevelt de ce qui n'est que la pensée d'un Kingfish : un ersatz, une balle.

LA RENAISSANCE publiera aussi des articles d'hommes politiques et de journalistes qui permettront à ses lecteurs de se faire une idée de la situation étrangère.

Enfin, notre journal aura toutes les rubriques ordinaires des journaux canadiens, et même quelques autres : revue de la presse, page de la femme, critique littéraire et artistique, éducation physique, vulgarisation scientifique et technique, et ainsi de suite.

Le journal sera sous ma direction. Pour cause de mauvaise santé, j'y apporterai tout d'abord une rédaction assez relâchée. A mesure que ma santé se remettra, j'essaierai de faire mieux. L'important, c'est que le lecteur collabore avec nous : halons tous ensemble !

The biggest conference that ever was

« Material security through economic and political organization, to assure to every individual the satisfaction of basic needs. »
« Emotional security through personal and social adjustment. »
« Social justice through fair and ordered relationships between groups. »
« Social achievement through collective endeavor. »
« Spiritual power through phil-

BON PRONOSTIC



— Leur programme ?... Ils vont ramener la prospérité, comme après les dernières élections !...

sophic and religious insight and adventure. »

C'est le programme que traçait au congrès américain d'action sociale la présidente, Miss Catherine Lenroot, chef du Bureau de l'enfance au Département américain du Travail. Et comme si elle se doutait qu'on ne pourrait comprendre goutte à ce galimatias, Miss Lenroot ajoutait :

« Great social work requires knowledge derived from study, wisdom distilled from experience, emotional maturity wrought from rich personal friendship and generous personal love, and spiritual strength achieved through faith. »

Ces paroles sont reproduites textuellement dans la GAZETTE du lundi 10 juin, et si, contrairement à notre habitude, nous ne les traduisons pas, c'est pour la raison bien simple qu'elles ne sont pas traduisibles.

Certains écrivains contemporains affectent de minimiser les différences qui séparent les races : voyez, disent-ils, comme Taine ressemble à Spencer et M. Caillaux à un Chamberlain. Et sans doute, à prendre les éléments qui se sont frottés les uns contre les autres, polis les uns sur les autres, il y a un semblant de vérité dans ce jugement. Mais où trouver un latin qui poserait comme Miss Lenroot les données du problème social ? Emotional security through personal and social adjustment. Spiritual power through philosophic and religious insight and adventure : Ces fins particulières, qui devaient être aussi des moyens, avaient-ils d'autre objet que de permettre à l'un quelconque des six mille délégués d'introduire dans la discussion n'importe quel problème de sociologie ou de politico-sociologie ? De ce congrès où on aura discuté de tout, — depuis l'assistance au chômage jusqu'à la restriction de la natalité — il ne sera rien sorti, rien de rien. Les Américains auront au moins la satisfaction de penser qu'ils ont fait une fois de plus quelque chose de big, sinon la biggest conference in the world.

Olivar ASSELIN

Pour l'exemple

Ottawa, 16 juin 1935.

M. Pierre Asselin, Administrateur de la « Renaissance ».

Cher Monsieur,

Veillez m'inscrire comme abonné. Je vous envoie dix dollars pour la première année, car j'ai raison de croire que les débuts sont souvent difficiles. Je me dis que plusieurs souscripteurs voudront faire de même.

Cordialement à vous,

R. DANDURAND.

M. le sénateur Dandurand avait droit au remboursement de \$7.45 sur son abonnement à l'ORDRE. Il nous autorise à publier sa lettre.

Quant aux Canadiens qui constituaient le comité de réception, ils ont fait exactement ce qu'on attendait d'eux : ils ont offert aux Américains l'hospitalité de nos hôtels, de nos pensions, puis ils se sont tus.

M. Bourassa et l'anglais

« The vast majority of French-Canadians admit the undeniable fact that English is, at present, and will likely remain the language of communications between all classes of Canadians ; and, therefore, that it should be taught in all schools. »

« La grande majorité des Canadiens-Français admettent le fait indéniable que l'anglais est à présent et restera probablement la langue des communications entre toutes les classes de Canadiens, et qu'il devrait en conséquence être enseigné dans toutes les écoles. »

Ces paroles ont été écrites par M. Henri Bourassa, au cours d'un article publié le 29 janvier 1925, dans le DEVOIR, en anglais, à l'occasion d'un voyage de Bonne Entente, et reproduit le lendemain dans le STAR, intégralement. A l'exception d'un collaborateur de l'ACTION FRANÇAISE (qui n'était pas encore l'ACTION CANADIENNE-FRANÇAISE) je fus, à l'époque, le seul Canadien-Français à en signaler la véritable portée. C'est vers le même temps que M. Bourassa a l'ait de colonie en colonie prêcher aux catholiques canadiens-français la nécessité de se rapprocher des catholiques anglais non par devoir mais par amour. Comme il y avait alors autant de gens qu'aujourd'hui, et les mêmes, intéressés à faire croire à nos compatriotes que Rome exigeait d'eux ces embrassades unilatérales, la parole du directeur du DEVOIR fut bientôt oubliée ; et M. Bourassa devait trouver le terrain tout préparé, quand il se présenta des années plus tard dans la province de Québec pour reprendre sa campagne d'abdication.

S O M M A I R E

La politique

Par-delà la Grande Muraille

A la défense des économistes

Les finances publiques

La presse canadienne-française

Chronique financière

Enrichissez-vous !

Le goût du scandale

Radio-tout-le-monde

Le Salon des Anciens des

Beaux-Arts

Autour d'un congrès

L'éducation physique méconnue

Chronique médicale

La crise du théâtre

L'Exposition de l'Art Italien à Paris

Lettre de Paris

La mariée de juin

L'évolution des Dominions

La presse étrangère

Olivar Asselin

André Bowman

Henry Laureys

Jean-Marie Nadeau

Georges Langlois

Augur

Dollard Dansereau

Albert Pelletier

Berthelot Brunet

Emile Venne

Léon Lortie

Jean-Robert Bonnier

Dr G.-A. Séguin

Louis Pelland

Philippe Bertault

Hélène Roulaus

Nicole

Jean-Claude Martin

André Bowman

Billet

Louange du vin

Grâce à Dieu et au Président Roosevelt, l'Amérique a aujourd'hui fait sa paix avec le bon sens. Le temps n'est plus où, sollicité par des fanatiques de renoncer à cette espèce de droit d'asile que me conférait le rang d'ambassadeur au milieu d'une terre desséchée, je répondais que je défendrais mon privilège diplomatique jusqu'à la dernière goutte de pinard. Aujourd'hui, pas plus en Amérique que dans aucun des pays qui avaient suivi son déplorable exemple, le vin n'est plus traité en ennemi. Et, en effet, le vin n'est pas notre ennemi, c'est un conseiller qui veut jouir en nous du crédit issu d'une longue carrière de bienfaisance.

Mon ami Paul Valéry, que de cruels académiciens ne m'ont pas permis d'appeler mon confrère, déplorait il y a quelques semaines, l'effacement du vocabulaire de ce beau mot de vertu et se demandait si la réalité qu'il exprime n'était pas elle-même en voie de décoloration définitive. Eh bien, je déclare au grand poète dont l'enfance sur les bords de l'étang de Thau a été bercée par le mouvement des futailles que si la vertu a disparu de la terre, elle se retrouve au fond des bouteilles, et éminemment de ces bouteilles de vins français qui entre tous se glorifient de justifier l'épithète de généreux. Il y a dans le mot profond de vertu à la fois une idée de sève, une idée de vaillance et de force virile, et aussi une idée d'honneur, de pureté et de droiture, une idée de vérité également, qu'exprime le proverbe connu.

Le vin, et je parle aussi bien de ce breuvage impersonnel et courant qui rafraîchit l'honnête soif du travailleur, que de ces crus antiques dont le blason empanaché honore l'armorial de nos plus belles provinces, le vin a une triple mission, il est le véhicule d'une triple communion. La communion tout d'abord avec la terre maternelle où il enfonce ses racines, et de qui il reçoit à la fois âme et corps. En second lieu la communion avec nous-mêmes.

C'est le vin tout doucement qui chauffe, qui dilate, qui épanouit les éléments de notre personnalité, qui ranime nos souvenirs, qui stimule notre imagination et qui, avec ces doigts de rose qu'Homère attribue à l'aurore, nous ouvre sur l'avenir les perspectives les plus encourageantes. Le vin est le professeur du goût et, en nous formant à la pratique de l'at-

tention intérieure, il est le libérateur de l'esprit et l'illuminateur de l'intelligence.

Et enfin le vin est le symbole et le moyen de la communion sociale, la table entre tous les convives établit le même niveau, et la coupe qui y circule nous pénètre envers nos voisins d'indulgence, de compréhension et de sympathie.

Paul CLAUDEL

(Du FIGARO)

Le record oratoire

Le discours de M. Mussolini devant la Chambre italienne n'a duré que quinze minutes. Depuis quelques années, le Duce parle rarement plus longtemps. Il ne dépasse, au reste, jamais la demi-heure.

Adolf Hitler ne s'astreint pas ainsi à la brièveté. Il est même volontiers prolixe. Son dernier discours devant le Reichstag a été particulièrement long. Le maître du III^e Reich n'a pas parlé moins de deux heures un quart. La performance est belle.

Un autre dictateur a fait, il est vrai, infiniment mieux. En 1927, Mustapha Kemal, six jours de suite, a tenu la tribune pendant sept heures ! Voilà, sans doute, un record difficile à battre.

La démocratie

On ne peut assez s'émerveiller du caractère malfaisant de la politique, quand elle envahit la société tout entière, comme c'est essentiellement le cas en démocratie ; elle met tout à l'envers, elle dénature l'homme. Elle lui ôte ce courage de lutter avec les choses, et elle lui insuffle la rage de se battre avec ses compatriotes. Elle lui cache les ennemis qu'il a hors des frontières, et elle lui en crée partout au-dedans. Elle le rend lâche et traînant où il devrait être dispos, actif et laborieux, au chantier ou à l'atelier, et elle le rend âcre et irritable, où il devrait être calme et bienveillant, dans ses rapports sociaux avec les autres hommes. Elle l'excite sans le fortifier, elle l'amollit sans l'apaiser, elle le rend envieux de tous ceux qui valent quelque chose, sans lui donner le moyen de rien valoir. Un peuple ainsi dégradé perd tout rapport avec le monde réel : non seulement il se laisse aisément tromper, mais, au fond de lui-même, il attend et il désire qu'on le trompe. Il s'efface de l'histoire, il se retire de ce drame terrible et beau cependant, puisqu'il dépend de nous d'y être à la hauteur des choses.

Abel BONNARD
de l'Académie française

Le goût du scandale

Il révèle par ses éruptions les morbidités de la conscience. Les illettrés en souffrent rarement; de même les gens de saine culture. Mais avec un enseignement qui laisse les facultés incultes et qui vernit la conscience et l'esprit de dehors brillants, le goût morbide du scandale prend dans toutes les classes de la société les caractères de l'épidémie. Et, comme il convient toujours au Canada, c'est notre prétendue élite qui en est le plus profondément affectée.

D'ailleurs, la genèse de cette maladie morale nous apprend que c'est un produit de serre-chaude. Il semble que pendant des siècles les seuls faux dévots et dévotionnaires en furent atteints, puis les marchands d'orviétan qui, par l'étude en cabinet de leur infecte psychologie d'arrivistes, devinrent des maîtres en mensonges de charlatans. De même, chez nous, la soif du scandale résulte-t-elle d'abord du renfermé des pensionnats et de la sécheresse des manuels. Plus le microbe est longtemps incubé dans l'ombre, plus l'infection devient purulente. Bien entendu, les électuaires violents de la civilisation américaine, qui pénètrent tous les pores de notre vie sociale, enveniment nos bobos avec d'autant plus d'impétuosité que nous offrons des organismes affaiblis et sans résistance.

Et le mal se propage, se développe, éclate partout à la fois :

Soyons Conséquents...

Les Campagnes d'Achat chez nous se multiplient devant l'angoissant problème posé par la décroissance de nos forces économiques.

Acheter chez nous ne doit pas se limiter aux seules choses indispensables à notre vie matérielle, mais bien s'étendre à toutes les sphères où nous exerçons notre activité.

Dans le domaine de l'assurance-vie, notre Compagnie vous offre des contrats attrayants, garantis par de solides réserves et par nos trente ans de service au public canadien-français.

Réserves \$4,000,000 Versé aux assurés \$8,000,000

Compagnie d'assurance sur la vie

La Sauvegarde

Siège social : Montréal.

La seule compagnie canadienne - française d'assurance sur la vie.

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire
180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Case postale 4018 TEL. : PL 8511
Directeur : OLIVIER ASSELIN

ABONNEMENT :

Espagne	1 an 6 mois
Royaume-Uni	
France	\$3.50 2.00
Etats-Unis	
Canada	
Autres pays	\$4 2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal

et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur : Pierre ASSELIN

Directeur de la Publicité : F.-X. Lizotte

REVUE DE LA PRESSE ÉTRANGÈRE

Discours et réarmement

Les gens sérieux peuvent se consoler du recul de l'intelligence et de la décadence des mœurs qui caractérisent notre époque, en constatant que les chefs des gouvernements des grandes puissances partagent encore, avec les sportifs et les gens d'Hollywood, la place d'honneur dans l'actualité. Leurs discours figurent encore en première page.

C'est ainsi que les déclarations faites il y a quelques semaines par le chancelier Hitler, le premier ministre anglais, M. Baldwin, et Mussolini ont fait l'objet de l'attention spéciale des journalistes, qui leur ont même accordé la priorité sur le dernier scandale mondain.

La situation politique européenne nécessitait une mise au point des vues gouvernementales des grandes puissances et le discours du chancelier allemand revêtait, par la force des choses, une importance primordiale,

dans notre façon de parler de nos travaux, d'user des richesses, de ménager nos amusements et même de distribuer le sermon du dimanche. Le bluff, la soif de publicité, le barnumisme des sports, le cabotinage en toutes choses et en tous lieux, ne sont que des variétés de la même maladie. Le journal de fausses nouvelles et d'annonces à sensation, dont la vogue est l'un des plus effrayants phénomènes de notre temps, montre l'ampleur du besoin populaire, non pour la connaissance, mais pour le scandale. A cause de cet état d'esprit très répandu, les dénonciations du journalisme font précisément la fortune des journaux jaunes. Et la « bonne presse » a beau s'épuiser pour vaincre ses concurrents en fausses nouvelles, en reportages épiques, en élixirs de Tabarin, en ressources de chantage, sa trop bonne réputation lui nuit, l'écrase dans le cerveau de sa clientèle — si triée sur le volet qu'on la suppose.

On peut se demander à quel abrutissement nous mènera ce goût maladif du scandale et en quel besoin de révolution il se transformera. La guérison est d'autant moins facile à prévoir que le peuple, dont la conscience est rendue plus insensible et plus hébété par l'habitude des chocs, requerra des secousses d'une brutalité croissante. On n'a guère cessé depuis trente ans de l'intoxiquer et de le pervertir, de le flatter dans ses plus vils appétits. Et sous prétexte de le tonifier et de le rendre meilleur, on n'a guère cessé non plus de l'énerver par des emplâtres d'un appareil abracadabrante et d'une stérilité exemplaire (ô parades saint-jean-baptistardes de toute occasion!). A force de faire sentir aux gens, par la parole, l'exemple, que les infirmités morales, plus nombreuses que les monstruosité physiques, sont la plus profitable des exploitations, ils en sont arrivés à croire que le mal rapporte beaucoup plus d'argent que le bien, le vice plus que la vertu, le mensonge plus que la vérité. En d'autres mots, le goût du scandale a établi son règne et commande toutes les avenues.

C'est pourquoi, désormais, on classe inconsciemment comme adversaires les rares bonnes volontés qui travaillent, si imparfaitement que ce soit, à élever et anoblir les soucis de nos gens, à leur donner la vraie joie dans la santé. Quel cauchemar sera l'avenir, en ce pays qui achève de troquer ses vertus chrétiennes pour les vices du matérialisme le plus païen et le plus grossier que l'histoire ait connu!

Albert PELLETIER

même aux yeux des profanes. Tout le monde, en effet, saisit l'importance d'un discours qui amorce une manœuvre diplomatique de très grande envergure, visant à séparer l'Angleterre, la France et l'Italie les unes des autres.

Les déclarations allemandes sont maintenant passées dans le domaine de l'histoire sous le nom des « Treize points du chancelier Hitler ». On en connaît la teneur. Le chef du gouvernement allemand a dit en substance qu'il rejetait la responsabilité du départ du Reich de la S.D.N., départ justifié (?) par la violation du traité de Versailles par les anciens Alliés; qu'il n'acceptait pas que son pays soit tenu en tutelle; qu'on ne lui imposait pas de traités; qu'il était prêt à signer des pactes de non-agression avec ses voisins, en vue de localiser les conflits possibles; que le Reich réarmerait à sa guise; qu'il recherchait un accord général afin d'empêcher les puissances de s'immiscer dans les affaires de leurs voisins, et enfin que l'Allemagne était prête à signer des accords pour limiter les armements.

Tout cela est très beau comme programme. Mais le discours contient bien d'autres choses qui peuvent laisser rêveurs les hommes d'Etat étrangers. L'apologie de la dictature, de l'autarchie, les menaces contre la Russie, voilées de l'excellent prétexte de la lutte contre le bolchevisme; et quelques autres assertions comme celles du désarmement de l'Allemagne, de la responsabilité des anciens Alliés, de la violation du traité de Versailles par la France, l'Angleterre et l'Italie, sont peut-être des denrées pour la consommation locale, mais certainement pas des articles d'exportation.

C'est pourquoi les déclarations allemandes ont été reçues dans la presse européenne avec ce qu'on est convenu d'appeler des « mouvements divers ».

La presse anglaise de gauche marque une nette tendance à approuver à peu près les idées générales formulées par le chancelier. On pourrait même dire que son accueil est chaleureux. Quant à la presse conservatrice et aux journaux gouvernementaux, ils reçoivent cordialement les manifestations formulées à Berlin, mais restent sur la réserve, en se rappelant que l'Allemagne a fréquemment tenu des propos analogues à ceux du 21 mai et que les actes qui ont suivi étaient assez peu en harmonie avec ces déclarations.

« Énergique et obscur dans certains de ses passages, écrit le DAILY TELEGRAPH, les puissances devraient prendre l'Allemagne au mot. » Même note dans le TIMES qui après une formule de politesse ne voit pas de raison de modifier le programme aérien anglais. Le DAILY EXPRESS ne peut se défendre d'un léger doute. Quant au FINANCIAL NEWS, il considère avec beaucoup de scepticisme les projets allemands: « Le discours de Hitler se conforme admirablement aux prévisions. Il a été conciliant comme il convient à la veille d'un important débat sur les armements à la Chambre des Communes. Il a cependant insisté sur l'égalité absolue de l'Allemagne. Il ne contient rien de réellement tangible et laisse la situation inchangée en ce qui concerne l'essentiel. »

Comme on peut le voir, les milieux gouvernementaux sont cordiaux, mais ils ne sont peut-être pas encore tombés dans le piège que leur tendait le chancelier allemand.

En Autriche, le discours allemand a soulevé de vives controverses, et le NEUES WIENER TAGBLATT rappelle, à propos de non-immixtion, l'assassinat du chancelier Dollfuss. La NEUE FREIE PRESSE déclare de son côté que l'Allemagne n'a pas besoin d'avoir d'inquiétude quant à la volonté de l'Autriche de faire respecter son indépendance.

La NATION BELGE estime que « c'est une cruelle déception pour

ceux qui s'étaient imaginé qu'Hitler allait prononcer un discours conciliant ». Les journaux de Suisse et de Roumanie voient dans le discours une tentative de dissociation du front de Stresa. La presse française met le gouvernement en garde contre toute avance imprudente.

Quant à la presse italienne, bulgare, polonaise et hongroise, elle reçoit naturellement le discours du chancelier allemand avec des marques d'approbation.

La réponse anglaise

C'est la PRAVDA, de Moscou, qui la définit de façon parfaite, en l'appelant « la riposte » et en faisant les commentaires suivants: « La croyance du ministre britannique dans le pacifisme allemand est toute de surface, sinon comment expliquer l'augmentation des armements de l'Angleterre. Ce n'est cependant pas la France qui la menace. Tout porte à croire que les milieux dirigeants de Londres ne sont pas dupes de la manœuvre du chancelier et veulent seulement accumuler tous les avantages possibles en vue de négociations éventuelles ultérieures avec le Reich. Mais cette méthode est pleine de risques. »

Si on se reporte en effet aux déclarations du premier ministre anglais (discours du 22 et du 27 mai, ainsi que celui du 8 juin), on verra que la définition est exacte.

La chose est d'autant plus certaine que la presse allemande a interprété les déclarations de M. Baldwin comme étant un prélude à un réarmement naval. La CORRESPONDANCE POLITIQUE ET DIPLOMATIQUE, organe officieux du ministère allemand des affaires étrangères, ne peut être aussi explicite que ses confrères, mais le BERLINER TAGBLATT écrit de son côté: « Le discours de M. Baldwin marque le début du réarmement anglais, ce réarmement que, depuis la guerre, Londres avait évité, même dans le domaine naval. »

Soucis italiens

Les statistiques ne mentent jamais, à condition de savoir les interpréter correctement. C'est ainsi que le sous-secrétaire d'Etat italien à l'Intérieur a quelques raisons d'être soucieux sur l'avenir démographique de son pays. La fécondité proverbiale de la femme italienne est en baisse, et l'enthousiasme fasciste ne saurait lui-même compenser la dénatalité menaçante. M. Buffarini-Guidi a récemment présenté les mesures qu'il compte prendre pour combattre la diminution de la natalité.

Au 31 décembre 1934, la population italienne dépassait les 43 millions d'habitants, soit une augmentation de plus de 407 mille sur les chiffres de l'année précédente. Mais cette avance n'en est pas une. En réalité elle provient simplement de la diminution des décès. Le coefficient des naissances est tombé de 23,5 par mille en 1933, à 23,2 en 1934. D'autre part, la fécondité des femmes de 15 à 44 ans a fléchi et n'est plus que de 110,2



Pour tous vos voyages

au Canada ou aux Etats-Unis,
aux Bermudes ou aux Antilles,
en Europe ou en Amérique du Sud
VENEZ NOUS VOIR OU ECRIVEZ-NOUS
Vous trouverez à notre bureau un
service complet sans aucun supplément

Chemins de fer — Bateaux — Avions
Autobus — Hôtels — Chèques de voyages

VOYAGES HONE

660 ouest, rue Sainte-Catherine
ou 1245, rue de l'Université

contre 139 précédemment. Celle des femmes mariées tombe de 273,1 à 208 pour mille.

Le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur constate que les districts industriels enregistrent les plus grandes diminutions, tandis que le « fléau » n'a pas encore atteint les campagnes.

Commentant ces déclarations, le POPOLO D'ITALIA écrit: « Il est certain que la dénatalité doit être aujourd'hui considérée comme la plus grave des maladies dont puisse souffrir un peuple. Suivant les paroles du Duce, pour continuer d'avoir une voix décisive dans le chapitre des grandes nations notre pays doit arriver, au milieu du siècle, à soixante millions d'habitants. Parmi toutes les œuvres que nous pouvons offrir à la patrie, la première est celle de lui donner des enfants. » Et aussi de quoi les nourrir...

Les anciennes colonies allemandes

Je ne sais pas si l'Allemagne pourra récupérer sans conflit ses anciennes colonies, mais si elle y arrive, ce ne sera très vraisemblablement pas celles actuellement placées sous le mandat britannique. Il y a peu de temps

l'Union Sud-Africaine « annexait », à la suite d'un plébiscite, l'ancien Sud-ouest-africain. C'est maintenant au tour de l'Afrique orientale d'être absorbée dans l'empire britannique. Les colons anglais installés au Tanganyika, d'accord avec ceux du Kenya, ont demandé l'union complète des deux territoires, avec participation de la population au gouvernement.

Le TIMES, parlant de cette conférence, tenue à Naibori, ajoute :

« Rien dans cette conférence n'est en contradiction avec les stipulations du mandat concernant le Tanganyika. Les délégués insistent sur leur volonté d'arriver à un résultat après onze années de discussions stériles. Le memorandum envoyé à Londres appuie sa thèse sur l'idée que ces territoires sont incapables de supporter l'appareil bureaucratique, qui par suite de l'évolution économique est devenu trop lourd pour le contribuable. »

Voilà ce qui s'appelle faire des annexions sans tirer un coup de fusil, ni dépenser des livres sterling.

Les Allemands devront regarder ailleurs s'ils veulent absolument avoir des colonies...

André BOWMAN

Cigarettes



GRADS

Un produit

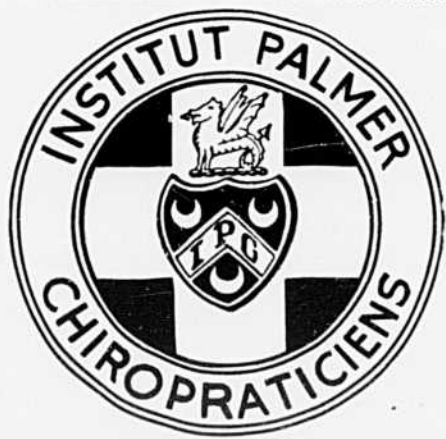
de la grande firme

canadienne et indépendante

L.-O. GROTHÉ LIMITÉE

« A la vôtre »

Carling's
AMBER ALE
Black Label
LAGER
BEER
FAIT D'ORGE ET DE HOUBLON DE CHOIX DU CANADA



POURQUOI souffrir du corryza (rhume de cerveau), de la fièvre des foies, de bronchite, d'asthme, de rhumatismes, de maladies du cœur, de l'estomac, du foie, des reins, des intestins, des voies urinaires, quand les ajustements chiropratiques corrigeront d'une façon sûre et permanente la cause de tous ces maux.

Renseignements gratuits—

PLateau 8671

Emploi des RAYONS X et du Neurocalomètre à nos bureaux ou à domicile

Les Chiropraticiens Diplômés de Palmer Enrg.

L. HURTUBISE, D.C.

Chambre 517, 660 ouest, rue Sainte-Catherine

Partage et délégation des pouvoirs

Le partage des pouvoirs, selon la formule démocratique adaptée de l'anglais par le dix-huitième siècle français et surtout par Montesquieu, implique l'exercice de chacun des trois pouvoirs essentiels de l'Etat par l'institution même à laquelle appartient chacun de ces pouvoirs. L'Assemblée législative, la Magistrature et le Gouvernement dépassent leurs attributions et manquent à leurs devoirs en déléguant leurs pouvoirs à d'autres et en se reposant sur ces délégués de l'exercice de leurs fonctions. C'est alors une sorte de révolution organique, car la délimitation des pouvoirs, corollaire du partage et fondement de la société démocratique, tend à s'effacer et à engendrer l'anarchie.

L'expérience yankee de la NRA a montré jusqu'à quelle confusion peut conduire la délégation des pouvoirs législatifs d'un parlement à des personnes ou à des groupes non responsables, dans un régime où la responsabilité de gouverner appartient à la législature et de parlementaire à l'exécutif. Si la Cour Suprême n'avait pas trouvé la NRA contraire à la lettre de la constitution, elle aurait dû la trouver incompatible avec le régime démocratique, puisque ceux qui étaient élus par le peuple pour légiférer, juger et gouverner déléguent leurs pouvoirs à des personnes que rien ne désignait pour jouer ces rôles, qu'il appartenait aux élus de jouer eux-mêmes, puisqu'ils avaient brigué les suffrages des électeurs pour cela et que ceux-ci les en avaient jugés dignes.

Cela donne une portée générale à la décision de la Cour Suprême des Etats-Unis et cela permet de dégager des applications au Canada d'un débat qui, sans cette portée générale n'aurait pour nous qu'un intérêt de curiosité. Ces applications au Canada, la WINNIPEG FREE PRESS les a dégagées dans un excellent article qu'il faudrait presque traduire ou citer en entier.

La délégation des pouvoirs se pratique depuis assez longtemps déjà dans notre pays. D'une façon moins révolutionnaire que dans les Etats-Unis de Roosevelt, il est vrai, mais avec plus de continuité et, pourrait-on dire, d'envergure, la Confédération et les provinces multipliant les « commissions » et autres institutions équivalentes qu'ils nantissent non seulement de pouvoirs de contrôle ou de pouvoirs administratifs, mais encore de pouvoirs législatifs et judiciaires, privant même le justiciable du droit d'appel aux tribunaux ordinaires. Cela ajoute à la confusion des pouvoirs qui existe déjà entre la Confédération et les provinces. Mais voici que notre gouvernement fédéral veut imiter la NRA et faire fi de la Constitution après avoir laissé passer l'occasion d'étudier les moyens d'accommoder la Constitution aux besoins de l'heure par le recours aux procédures ordinaires d'amendements, lorsque les provinces étaient disposées à remettre notre Constitution sur le métier.

De l'expérience de la NRA et du jugement de la Cour Suprême, la FREE PRESS conclut que si notre Constitution, comme celle des Etats-Unis, est désuète, ce n'est pas en passant outre, et violemment, à ses prescriptions, et en comptant pour cela sur l'esprit grégaire et émotif des masses, qu'on remettra la société en équilibre stable.

Elle conclut en outre que les pouvoirs constitutionnels ne doivent pas déléguer leur autorité à des personnes ou à des groupes qui n'ont que des intérêts et aucune responsabilité.

Malheureusement, observe en passant notre confrère, ce n'est pas l'inconstitutionnalité de leurs actes ou les conséquences désastreuses que ces actes peuvent avoir, qui arrêteront les parlementaires quand ils croient par là assurer leur réélection.

Conclusion et observation qui ne sont que trop justes !

Georges LANGLOIS

Ce qui reste d'un verbiage

De la question si souvent reprise d'une diminution nécessaire du trop grand nombre de gouvernements au Canada, le TORONTO DAILY STAR écrit avec assez de raison qu'elle n'a été jusqu'ici qu'une occasion de verbiage. On parle beaucoup dans l'Ontario, écrit notre confrère de Toronto, de l'opportunité de réunir sous un seul gouvernement régional les trois provinces maritimes et de faire subir le même sort aux trois provinces de la Prairie. Tant qu'on n'en parlera que dans l'Ontario et que les gens du littoral atlantique et de la Prairie n'en parleront pas eux-

La fondation de la « Renaissance »

... et de la VOIX DE L'EST.

Tout le public s'est intéressé à la fondation de la RENAISSANCE bien avant la publication de son premier numéro. Plusieurs journaux ont signalé à leurs lecteurs l'apparition prochaine de deux nouveaux hebdomadaires qui n'ont en commun que deux choses : le fait de paraître tous les deux la même semaine et d'être dirigés l'un et l'autre par des membres de l'ancienne équipe de l'ORDRE. Cela a suffi pourtant pour que plus d'un confrère signale dans le même article d'information ou de rédaction la fondation simultanée de ces deux feuilles.

Plusieurs de ces articles de bienvenue nous ont échappé, le loisir de lire attentivement tous les journaux nous ayant manqué ces derniers temps. Signalons toutefois ceux-ci en nous excusant auprès des confrères que nous omettons de citer.

De la CHRONIQUE DE LA VALLÉE DU SAINT-MURICE :

La famille déjà nombreuse des journaux hebdomadaires d'expression française comptera prochainement deux nouvelles unités.

La Renaissance, qui paraîtra à Montréal vers la mi-juin, suscitera un très vif intérêt par tout le Canada français et, si l'on peut dire, dans le Canada tout court.

Journal d'une douzaine de pages, le nouvel hebdomadaire auquel, croyons-nous, collaborera étroitement M. Olivier Asselin et quelques-uns des anciens rédacteurs de l'ORDRE, connaît un grand succès, d'autant plus qu'il sera unique en son genre. Il ne devrait pas non plus manquer d'être d'une excellente facture française.

L'autre confrère paraîtra à Granby

mêmes, continue-t-il, tout cela ne sera que verbiage.

Le confrère a bien raison. Mais il tombe à son tour dans le verbiage en reprenant sur la même question les idées d'un conférencier disert qui parle de la tyrannie ou de la dictature des groupes ou des classes après avoir traité de celle des gouvernements. Il y a trop de gouvernements au Canada, disait ce conférencier, qui n'était autre que le président de la Canadian Manufacturers Association, M. James-H. Webb; et ce conférencier assimilait aux pays qui, comme la Russie, l'Italie et l'Allemagne, ont abandonné à des dictateurs de classes leurs « libertés » économiques, notre pays à nous, où les « libertés » économiques sont en train de disparaître sous l'empire de trop nombreux gouvernements. Le TORONTO DAILY STAR refuse d'assimiler l'empirement de nos gouvernements fédéraux, provinciaux ou municipaux aux dictatures de classes que connaissent certains pays d'Europe. Il a sans doute raison de ne pas admettre la comparaison de M. Webb. Mais on pourrait ajouter que les empiètements de nos gouvernements sur la liberté individuelle, surtout sous un régime qui est fondé sur cette liberté, conduit tout droit à la lutte des classes pour la suprématie — ou la dictature — de l'une et l'écrasement des autres.

Pour rester pratique, retenons ce qui paraît le plus utile de l'article du TORONTO DAILY STAR. Lorsqu'il écrit que la discussion sur l'opportunité de diminuer le nombre de nos gouvernements provinciaux restera du verbiage tant que les gens de l'Est et de l'Ouest ne seront pas persuadés de cette nécessité, il ajoute des considérations qu'il nous faut retenir.

Traduisons largement : « Nous avons nos institutions fédérales, provinciales et municipales parce que notre pays a été ainsi organisé. On ne peut pas enlever au Québec son gouvernement provincial. Les provinces maritimes sont entrées dans la Confédération en considération de certaines promesses (garanties). Les provinces de la Plaine y sont entrées après certaines ententes (on définit plans and understandings). Voilà ce qui compte et il ne sert à rien de faire des discours sur ce sujet à Toronto, à Ottawa ou à Hamilton. Une catastrophe ou un renouveau « spirituel » pourraient seuls provoquer dans notre pays une réorganisation politique et entraîner un accroissement ou une diminution du nombre de nos gouvernements. »

Cela, c'est la reconnaissance entière de la thèse qui fait de la Confédération un pacte ou un contrat entre les provinces, pacte ou contrat essentiellement bilatéral et conséquemment inaltérable sans la volonté et le consentement de toutes les parties.

Cette reconnaissance de principe de la part de Toronto, il sera bon de ne pas l'oublier pour la rappeler occasionnellement à qui de droit.

Georges LANGLOIS

où nous comptons déjà la Revue de Granby qui dirige notre excellent ami M. Edouard Hains.

La Voix de l'Est, « hebdomadaire d'intérêt régional », aura pour rédacteur en chef le distingué journaliste qu'est M. Georges Langlois, auteur de l'Histoire de la population canadienne-française, et ancien rédacteur de l'ORDRE.

Il va sans dire que nous sommes heureux de saluer ces deux feuilles. Elles serviront grandement au prestige de la presse hebdomadaire et régionale, qui s'affirme avec plus d'ampleur de jour en jour.

Du Progrès du Golfe :

La disparition de l'ORDRE aura pour résultat la fondation de deux grands hebdomadaires.

La Renaissance paraîtra à Montréal le 22 juin. M. Olivier Asselin en sera le fondateur-directeur (Adresse: Case postale 4018, Montréal).

La Voix de l'Est sera publiée à Granby, Qué., (case postale 180). M. Georges Langlois, ci-devant rédacteur à l'ORDRE, en sera le rédacteur en chef, et M. Philippe Peltier, l'administrateur.

Notre presse hebdomadaire comptera donc deux nouvelles unités très brillantes et très alertes, qui feront bientôt parler d'elles, on peut en être certain, puisqu'elles seront rédigées par des journalistes qui jouissent de la célébrité et qui ont d'ardents amis dans tout le pays.

D'autres journaux, notamment le DEVOIR, l'ECHO DU BAS SAINT-LAURENT, la REVUE DE GRANBY, le LEADER MAIL (Granby), l'ECLAIREUR, ont aussi signalé la fondation soit de la RENAISSANCE, soit de la VOIX DE L'EST, soit de ces deux hebdomadaires.

Merci à ces bienveillants confrères comme à ceux que nous oublions.

Le sort des institutrices

Après tant d'autres, H.B. s'élève, au COURRIER DE SAINT-HYACINTHE, contre le sort inouï fait aux institutrices rurales par un trop grand nombre de municipalités scolaires. Il joint sa protestation à celle de la Ligue des Droits de la Femme et ajoute :

On se plaint souvent que l'instruction donnée à la campagne est d'un niveau trop bas. Comment croit-on pouvoir relever les études, si l'on ne commence par assurer aux institutrices un traitement enviable ? Nombre de nos jeunes filles, possédant un diplôme d'école normale, refusent d'enseigner et pour cause. Les autres sont tellement démoralisées d'avance, par les conditions d'esclavage qu'on leur impose, qu'elles ne peuvent donner qu'un rendement forcément moyen. Le temps est venu de penser sérieusement aux institutrices. Autrement, il y a risque que l'école s'affaiblisse chez nous au point de n'être plus efficace.

Peut-être certaines commissions scolaires se disent-elles que le niveau de l'enseignement est si peu exposé à baisser qu'elles ne pourront pas encourir le reproche que leur adresse M. Bernard ?...

M. Bennett et les Canadiens-Français

Un certain Luc St-Laurent (est-ce un nom ou un pseudonyme ?) donne au COURRIER DE L'ISLET un nouvel exemple du traitement que le gouvernement de M. Bennett impose aux Canadiens-Français :

Au cours de la session, le parlement avait voté \$1,000,000 pour l'exploration à la recherche des gisements aurifères dans tout le Canada. La loi autorisait l'envoi de 30 expéditions en Ontario sur 180 pour le pays entier. Or le ministre des Mines, M. Wesley A. Gordon, annonce que les recherches vont se poursuivre dans l'Ontario et ne dit pas le nombre des groupes ni le montant qui sera attribué à cette fin. C'est laisser voir assez clairement que l'on se propose d'utiliser les fonds disponibles pour développer l'industrie minière de la province-soeur, sans se soucier outre-mesure des besoins ou des intérêts des provinces voisines. Québec a pourtant ses droits et ses besoins dans ce domaine comme dans tant d'autres, mais notre province peut en prendre son parti : elle sera toujours comme soeur Anne, qui ne voit rien venir.

Ce fait nouveau, après tant d'autres qu'on n'en sait plus le nombre, illustre bien les dispositions de notre Bouvier envers les Canadiens-Français. Luc St-Laurent n'a pas tort d'affirmer que M. Bennett se comporte exactement comme si la Canada était un pays exclusivement anglais ou en train de le devenir, comme s'il voulait assurer l'hégémonie économique à la population anglophone du pays.

Cela n'est plus très neuf, mais il ne faut pas se lasser de le redire chaque fois que l'occasion se présente de le constater de nouveau.

La propagande communiste

L'EVENEMENT se scandalise avec raison de la tenue prochaine, à ciel ouvert, d'un congrès des « Amis de l'Union soviétique », congrès qui aura lieu à... Toronto-la-Sainte, naturellement !

Le confrère québécois résume ainsi des publications de propagande distri-

buées à cette occasion dans nos syndicaux ouvriers et ajoute un mot de commentaire :

On rappelle dans ces circulaires qu'une conférence du même genre a eu lieu récemment à Paris sous le patronage de M. Edouard Herriot. On se vante de l'appui de trois députés provinciaux, MM. Sam Lawrence, d'Hamilton, Ont., Tom Uphill, de Fernie, C.A., et Harold E. Winch, de Vancouver. On affirme que le gouvernement canadien, en refusant de faire commerce avec Moscou, a posé un acte criminel. On promet d'envoyer à nos villes un exhibit illustrant les progrès accomplis au pays de Lénine et Staline. On proclame que pendant que la restauration économique, dans l'univers entier, n'est que de 76 p.c. de sa base de 1929, en Russie le progrès a atteint 239 pour cent. Pas de sans-travail là-bas, assure-t-on, et des augmentations de salaires à tout le monde. Nos ouvriers, nos cultivateurs sont invités à appuyer le mouvement au Canada et à envoyer des représentants à Moscou pour les « fêtes rouges » du 1er mai et du 7 novembre. Nous est avis que, dans le district de Québec au moins, l'appel va rester sans réponse. Ce serait encore mieux si le gouvernement fédéral prenait les moyens de mettre fin à cette propagande et d'empêcher la tenue du congrès.

On croyait pourtant se souvenir, au Canada, de chefs de gouvernement qui se sont faits fort d'anéantir le communisme naissant.

La menace communiste énerverait-elle moins les Loges que la menace papiste, pour que Toronto puisse ainsi devenir la Rome rouge du Canada sans qu'elles protestent ?

La « bonne » presse et les partis

La VOIX DU NORD, publiée à Mont-Laurier, n'a jamais caché ses sympathies pour la « bonne » presse, mais elle n'a jamais non plus fait de secret de son orthodoxie libérale. Elle voudrait seulement que la presse « bonne » et soi-disant indépendante soit vraiment ce qu'elle prétend être et ne fasse pas de politique de parti sous le couvert de l'indépendance.

Elle écrit ce qui suit à propos d'un article que VIVRE a publié sous le titre : Paul Guin, êtes-vous sérieux ?

Nous n'avons pas pour mission de défendre le Devoir ou l'Action catholique, ou M. Bourassa. Nous considérons que le Devoir est un journal irrévocablement dévoué aux intérêts de notre religion et sur ce terrain nous le suivons. Nous le jugeons aussi systématiquement opposé au régime de M. Taschereau et ce n'est que par hasard qu'il trouvera une initiative libérale québécoise de son goût. Le Devoir est, pour nous, le meilleur journal conservateur (pas indépendant) de la province de Québec. Mais de là à prétendre que c'est « une feuille d'égout », il y a toute une mer ! Ainsi en est-il de l'Action catholique de Québec. Dirigée par des « bleus », cette feuille respectable ne devrait pas faire de la politique de parti. Le noble titre qu'elle porte en exergue le lui défend ! Non pas que la religion soit incompatible avec la politique humaine ; non pas parce que nos prêtres et nos prélats n'ont pas leur mot à dire dans les directions matérielles des chefs civils, mais parce que, faisant de la politique de parti, elle doit nécessairement accepter les inconvénients de la discipline de parti, parfois nuisible à ceux qui se targuent d'indépendance politique.

Mais aussi parce que clercs et presse cléricale, s'ils ont le droit de s'occuper de la chose publique, n'ont pas celui de la faire sous le couvert de la religion, ni d'emprunter l'autorité ecclésiastique pour combattre ceux qui ne sont pas de leur parti ou qui considèrent la politique comme un domaine purement humain.

Les avatars de M. Bourassa

Ils sont appréciés diversement. Parmi les derniers commentaires qu'ont provoqués ses récentes conférences, signalons-en deux. Celui de l'ACTION NATIONALE, d'abord :

Il y eut une génération, la nôtre, celle des hommes de trente, quarante et cinquante ans, qui s'est passionnée pour lui et ses idées. Cet homme fut un merveilleux éveillé. Cette rare chance fut la sienne d'être, deux ou trois fois, dans sa vie, la voix d'une nationalité, celle qui, aux moments de crise, sait crier les volontés et les espoirs indéfectibles. Avec lui, nous avions un chef ; et il nous promettait une doctrine. Notre petit peuple conut en ce temps-là une heure de redressement...

...Il reste vrai que Bourassa nous a fait beaucoup de bien ; et pour ce bien, nous ne lui marchandons pas notre gratitude. Mais il reste qu'il nous a fait également beaucoup de mal ; et, pour ce mal, que nous sentons dans nos esprits et jusque dans notre chair, nous ne pouvons lui accorder que le pardon chrétien et une immense pitié.

Puis celui du BIEN PUBLIC, où R. D. accompagne des deux paragraphes suivants la citation reproduite plus haut de l'ACTION NATIONALE :

Les uns après les autres, nos chefs et nos idoles nous abandonnent ou nous trahissent. Un autre nous vient de s'ajouter à la funeste liste. Ceux que Bourassa avait formés, ses dis-

ciples les plus tenaces, les plus énergiques, les plus sincères, viennent de le répudier publiquement. Ceux qui ont eu l'avantage de lire le dernier numéro de l'Action Nationale ont pu constater avec quelle déception profonde les directeurs de cette revue ont écouté ses récentes conférences. Huit pages d'une franchise qui confine à la colère portent sur la volte-face subite de l'ancien chef nationaliste un jugement sévère mais juste. Nous voudrions pouvoir en reproduire quelques passages.

C'est un autre chapitre de notre histoire qui ne nous fait pas honneur. En un temps où nous avons besoin de toutes nos forces réunies pour continuer la lutte sans trêve nous apercevons de l'étendue du terrain que nous perdons chaque jour, cette étonnante défection n'est pas sans nous faire craindre pour l'avenir. A quand le jour où nous aurons des chefs qui sauront commander autrement qu'à coups de tête et nous laisseront l'exemple d'une vie sans trahisons et sans faiblesses ?

Et cela est intitulé simplement mais durement : « Un chef a trahi ». Est-ce vraiment trop dur ?

Une suggestion

Il est question périodiquement de rendre l'assurance-automobile obligatoire. Il y a du pour et du contre. Beaucoup de pour, à mon avis. Qui a les moyens d'acheter une auto a en principe les moyens de payer une prime d'assurance. Sans compter qu'une police d'assurance le protège encore plus qu'elle ne protège le public. Un automobiliste prudent ne lance pas sa voiture sur la route sans avoir une police d'assurance en règle. Et si cela augmente les frais de l'automobiliste, cela diminuera peut-être le nombre de ceux qui possèdent une auto sans en avoir les moyens ; et ce sera tant mieux pour l'économie générale.

L'ECHO DU BAS-ST-LAURENT s'étonne que « la loi accorde la même licence à ceux qui sont incapables de payer les dommages qu'ils peuvent causer sur la route, qu'à ceux qui sont solvables ». Pour notre confrère de Rimouski, c'est une anomalie qu'on pourrait corriger facilement en donnant à l'assurance obligatoire la forme de l'assurance-groupe, qui en rendrait le coût minime et permettrait de l'imposer en même temps que le permis de conduire :

C'est là une anomalie qu'il faudra corriger avant longtemps, car avec l'expansion phénoménale que prend l'automobilisme, un système de protection du public contre les pertes causées par les irresponsables, s'impose impérieusement. Ceci amène sur le tapis la question de l'assurance obligatoire pour tous ceux auxquels est accordée une licence d'automobile. Il semble logique qu'une licence devrait comporter une clause d'assurance contre les accidents. Le coût de revient d'une assurance en bloc de plusieurs milliers de voitures serait réduit ainsi à un strict minimum et pourrait être ajouté au prix de la licence. On ne fait pas autrement pour l'assurance-vie-groupe et le coût en est réduit de plus de moitié.

Cette suggestion en vaut bien d'autres.

Mais le principal argument des adversaires de l'assurance obligatoire reste entier : ceux qui conduisent leur auto et se conduisent en imprudents et en irresponsables, ne deviendront-ils pas des casse-cou encore plus dangereux quand ils pourront compter sur une compagnie d'assurance pour payer les dommages qu'ils causeront ?

Georges LANGLOIS



La Marque Vichy a recueilli des suffrages universels. Recommandée contre les affections

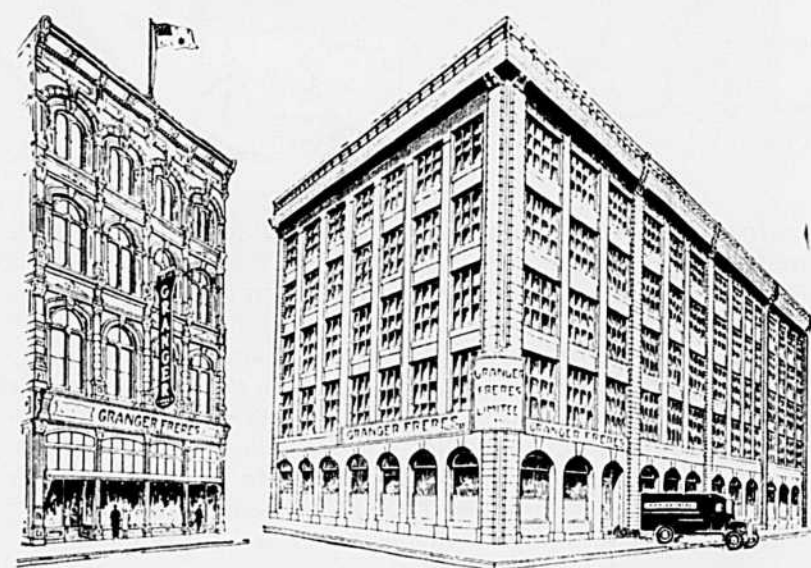
du Rein, de la Vessie, des Voies Biliaires. L'Eau de Vichy-Célestins, eau minérale naturelle, embouteillée à Vichy sous la surveillance du gouvernement français, est supérieure à tout digestif préparé d'après une formule pharmaceutique. Demandez l'avis de votre médecin.

VICHY Célestins

La plus importante maison du genre au Canada

LIBRAIRIE ET PAPETERIE

fondée il y a cinquante ans



Venez visiter notre vaste établissement ou écrivez-nous

- | | |
|--|--|
| Livres canadiens et français : Littérature. Histoire. Romans. Economie sociale. Théâtre. Sciences. Arts. Manuels. Guides. | Articles de fantaisie : Maroquinerie. Décorations. Statuettes. cartes postales. Jeux et Jouets. |
| Articles de bureau : Meubles. Livres perpétuels. Impressions. | Articles religieux artistiques et pratiques. Encadrement. |
| Articles de classes : Dessin. Globes. Cartes murales. Tableaux d'histoire. Musées. | Livres religieux : Musique et chant grégorien. Reliure. |
| Livres de classes : français, anglais, latins, grecs. Dictionnaires. Saynètes et Dramas. | Tapisseries : Reliefs et vitraux. Toiles "sanitas". Lincrusta. |

Sur demande nous adressons nos catalogues gratuitement. Bien spécifier lesquels on désire, selon la profession ou l'occupation.

GRANGER FRÈRES

LIBRAIRES — PAPETIERS — IMPORTATEURS

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

Lancaster 2171.

Le Salon des Anciens

SUITE DE LA PAGE 12

la grammaire et la syntaxe — mais il demeure le médium primordial sans lequel la pensée reste engoncée en ses langes et ne se communique à personne. Le métier et la culture sont les conditions de l'art. Le métier seul peut s'apprendre. La culture est subordonnée au milieu.

Ne cherchons pas de chefs-d'œuvre ici, car tous les exposants se moqueraient de nous *in petto*. Remarquons plutôt comme ils connaissent leur métier, savent regarder, voir et rendre les jeunes subtils de la lumière. Nous comprendrions ainsi qu'ils sont ouverts à la culture et qu'ils ont du tempérament. Et nous pouvons ne pas désespérer de l'éclosion d'une grande œuvre.

Il semble que l'Ecole des Beaux-Arts ait donné à ses élèves tout ce qu'une école d'art peut donner : le métier, le sens des valeurs, les moyens de se cultiver. M. Georges Leroux, qui représentait l'Institut de France aux fêtes de Jacques Cartier l'an dernier, ne le remarquait-il pas à l'issue de sa visite à l'exposition des travaux des élèves lorsqu'il disait en substance : « Mais il ne reste plus à ces jeunes gens pour progresser encore que de voir et d'étudier les grandes œuvres ! Ce n'est pas tant dans nos écoles, c'est dans nos musées qu'ils pourraient apprendre davantage. Vous leur enseignez tout ce qu'une école peut enseigner. » Et je songe que le progrès irait vite si quelque mécène en envoyait chaque année quelques-uns dans les musées du monde pour nous rapporter les copies qu'ils y feraient des grands chefs-d'œuvre. N'est-ce pas ainsi que s'est formé le musée de l'Ecole des Beaux-Arts à Paris ? En peu de temps nous aurions une galerie qui ne manquera ni d'intérêt ni de valeur. Nous posséderions au moins des reflets des œuvres générales en attendant que, surprenant les secrets des grands maîtres, nos jeunes artistes le deviennent eux-mêmes. Poussin n'est-il pas devenu grand au contact de grands peintres italiens, et Reynolds, et le Greco, et combien d'autres ?

Justifions notre confiance.

M. Chicoine a de la versatilité. Un portrait de jeune fille s'écrit vigoureusement sur un fond de tons chauds où dominent les bruns. Quelque chose de sourd et de mystérieux y glisse subitement des traînées colorées, comme des coulées de lumière dans une atmosphère nébuleuse. Suggestion d'un rêve volontaire et fantaisiste où doit s'égarer parfois l'esprit de la jeune fille. Le modèle est large et sans hésitation. Nerveusement posée sur la toile, une pâte souple moule la tête de l'onduleuse soierie des cheveux. Même aisance et même vigueur dans ce portrait de la mère du peintre, avec une caresse du pinceau à la courbe des lèvres, une tendresse au plissement des yeux.

Une audace et *Effet de nuit*. Un réverbère éclatant projette sur un « building » l'ombre énorme d'une petite maison. Habile jonglerie de contrastes.

LE YOGOURT de DELISLE

La santé vient en mangeant cette délicieuse friandise

« L'homme ne meurt pas, il se tue », a-t-on coutume de dire. Il est exact que nous nous empoisonnons, lentement mais continuellement, par la faute des poisons intestinaux, que nous fabriquons tous en plus ou moins grande quantité. Ces poisons envahissent le sang et sont la cause de la plupart des maux dont nous souffrons. Il existe un délicieux aliment pour combattre les effets de ces poisons : c'est le Yogourt de Delisle. Les bacilles bulgares qu'il contient ont la puissance de détruire ces poisons intestinaux. Ils purifient l'intestin et préviennent la maladie.

Le Yogourt de Delisle est le premier aliment que prescrit le médecin, après les crises aiguës : « Vous pourrez lui donner du bouillon de légumes et du Yogourt », dira le médecin, quand la fièvre commence à tomber.

Même dans les maladies où le lait est contre-indiqué, comme l'entérite et l'hypertension, le Yogourt est permis et même recommandé. Bref, il n'y a pas de maladie qui puisse le faire défendre.

Mais il faut le consommer frais, dans les trois jours qui suivent sa préparation. Passé ce temps, les bacilles bulgares qu'il contient perdent de leur activité.

Le Yogourt de Delisle vous sera toujours livré frais à domicile en appelant directement chez le fabricant : Delisle, 916 est, rue Duluth, AMherst 0434.

C'est un peu inquiétant et singulièrement glacial. J'en garde une impression de cauchemar. Il y a beaucoup de décision et de volonté dans les travaux de M. Chicoine. Parfois cela frise la brutalité comme dans *François Ier* et *Jacques Cartier*. Sa vision des hommes et des choses est incisive, un peu amère. Une tristesse plane sur ses toiles qui suggèrent des pensées, mais des pensées dures. Son œuvre gagnera en valeur quand il sera surgi, auprès des misères et des coasseries de la vie, tout le monde de la bonté.

Le *Portrait de ma mère* par Mlle Thelma Carter, sur le fond gris, quel éclatement cette robe rouge ! Vous souriez ? Voyez plutôt comme l'artiste a su rendre avec délicatesse et vérité la finesse duvetée et jusqu'au frémissement de l'épiderme sur une chair vivante. Et comme la douceur et l'expression de sérénité morale au-dessus de ce portrait, le plus fin sans doute, et peut-être le plus vrai et le plus beau du Salon.

Mlle Rose Dionne comprend et sait rendre avec finesse les frémissements légers des lumières subtiles. Ses natures mortes expliquent son talent. Une potiche bleue, un pot de terre-cuite rouge, lui suffisent pour évoquer la poésie d'une maison calme et heureuse. A ses portraits, tous intéressants, que le modèle soit joli ou non, ces frôles de lumière confèrent de la beauté. Le portrait de sa mère est d'une grande noblesse.

J'ai déjà dit ailleurs, à propos du portrait de *Madame A.D.*, l'habileté et la conscience du pinceau de Mlle Simone Dénéchaud. Ajoutons en regardant le portrait de *Mlle E.D.* très bien encadré avec ce chapeau à large bord qui baigne d'ombre le visage, que sa peinture a la fraîcheur et l'imprévu de l'aquarelle. Elle aime les tons bleus, la lumière abondante. Sa peinture gagnerait en vigueur si quelques tons nouveaux se faufilaient sur sa palette.

Encore des portraits par M. Frank Jacinto. Je préfère ses dessins. Le portrait du *Docteur Mancuso* est d'un travail un peu lourd, tourmenté. Il vaut beaucoup mieux être savant sans le paraître. Un goût douteux aussi *L'Homme à la garçonne* de M. Léopold Dufresne qui dessine cependant avec une verve étonnante. Le fond vert de ce tableau est d'une cruauté à dégoûter des épinards. Pourquoi gâcher ainsi un métier qui pourrait être puissant ?

Le sens de la composition, l'habile pondération des masses, sont les qualités dominantes des tableaux de M. Maurice Raymond. Le *Portrait de Mlle G.R.* se présente parfaitement. L'ordonnance des plis de la robe aux tons chauds purpurins, les mouvements des bras, la souplesse nerveuse des articulations, c'est du beau style. Un mot vient à l'esprit je ne sais pourquoi, « architecture ». C'est pourtant vrai, il y a là quelque chose d'architectural. Quel beau tableau si la tête avait plus de vie !

M. Raymond sait aussi donner du style à ses paysages. Le *Manoir Bouthillier* a toutes les qualités d'une bonne composition. Les tours, les corps de bâtiments, s'encadrent bien entre les masses verticales des trois peupliers du premier plan. Quelques personnages suffisent pour animer tout l'ensemble dont l'effet est puissamment décoratif. M. Raymond a un métier sobre et nerveux. Il n'a qu'à continuer ; plus sa culture lui permettra de comprendre la vie, l'esprit des hommes et des choses, plus ses œuvres prendront de vigueur et d'intérêt. J'ai le sentiment qu'il réussirait une grande composition, s'il essayait.

Un autre paysage à signaler est la *Scène d'hiver*, en vue plongeante, de M. Bédard, et susceptible de plaire aux âmes romantiques. Des masses de neige se collent aux maisons brunâtres et grises, un attelage indécis anime la rue, par ailleurs déserte. Le flou du brouillard gris de l'hiver canadien enveloppe le paysage comme une ouate impondérable. C'est de la bonne peinture. Quelques négligences la déparent un peu : cette grisaille rectangulaire au centre, un coin de maison est assez sommaire, comme la barrière en bouts de bois du premier plan.

Et de peur de les oublier, disons tout de suite que les natures mortes de Mme Aline Gauthier-Charlebois sont d'une composition juste et bellement exécutée. D'un vase sphérique à long col jaillit une arabesque de branches où tremblotent des fleuves d'or. Un petit vase turquois, un cendrier forment un joli décor. C'est tout un boudoir féminin ordonné que suggère cette nature morte. *Jacques et Jeune Fille* par Mlle Masson, deux têtes qui tiennent tout le cadre. De sont des chansons d'été, en plein soleil. De M. Jean-Paul Lemieux sa petite toile *L'Etang* est d'un travail plus agréable que ses grandes machines, un peu alourdies de retouches. Les deux tableaux intitulés *Thérèse* et *Adèle*, vivement peints en couleurs claires et chantantes, ont beaucoup d'esprit.

Très personnelle, la peinture de M. Faucher. Son œil voit très bien et il sait rendre les plus fines nuances avec beaucoup de simplicité. Comme Mlle Dénéchaud il semble préférer les tons froids. La nature morte qu'il nous présente analyse subtilement les modulations d'ombre et de lumière sur une bouteille, un légumier de faïence crème, une soucoupe bleue, une nappe blanche. Une ombre diagonale traverse le tableau. J'aime ce métier franc, direct, mais combien cette soucoupe bleue, trop bleue,

Lettre de Paris

Tour d'horizon — La Grande Saison de Paris — L'invitation aux voyages.

UNE manière de mise au point s'impose au début de cette série de chroniques destinées à tenir nos lecteurs au courant des choses de la vie parisienne, cette vie parisienne à laquelle l'ouverture de la Grande Saison de Paris — 1935 — vient de donner un renouveau d'entrain et de lumière.

Jusqu'ici l'intervalle entre le retour de l'échappée pascalle et l'exode au lendemain du Grand Prix s'intitulait tout bonnement la « saison ». Elle se déroulait au rythme confus de ses courses devenues quotidiennes, de ses expositions chaque année plus variées et plus belles, de ses galas toujours plus somptueux au bénéfice de misères, hélas ! toujours plus nombreuses. Les concours, les attributions de prix, les « événements » de toutes sortes se suivaient, se chevauchaient au petit bonheur, chacun en prenant pour ses goûts et selon son budget.

On a changé tout cela. Préoccupés — et à juste raison — de la carence des visiteurs dans un Paris si harmonieux pourtant, pendant les dix semaines de son printemps au ralenti, les pouvoirs publics ont décrété une « Grande Saison de Paris », consécutive et organisée — pour emprunter le vocabulaire prolétaire ! — et, ce qui encore mieux est, lui ont donné comme animateur M. Roland Marcel, récemment nommé commissaire général du tourisme.

Quiconque a vu M. Roland Marcel

au premier plan, me gêne ! On dirait qu'elle va tomber. Sa *Réplique du décor de l'Auditorium du Plateau* largement brochée offre une composition heureuse. La stylisation générale du paysage convient sans doute puisqu'il s'agit d'un décor. *L'Homme au léopard* de M. Paul Leroux offre aussi une composition décorative qui ne manque pas de puissance. Ce tableau sans truquage est d'une belle sincérité. Le corps nu de ce tarzan exprime bien la tension de tous les muscles tirant d'un effort mesuré sur la laisse qui retient le fauve furieux de cette entrave à sa liberté. D'un dessin nerveux et très souple, la scène s'écrit au milieu d'un paysage de palmier du plus heureux arrangement.

Chacun des quatre tableaux de Mlle Rolande Sicotte mériterait tout un article. *L'Adoration des Mages* (étude pour une fresque) a des mérites plus qu'ordinaires. Au centre, la Vierge tient l'Enfant-Jésus dans son giron. Un groupe de femmes à gauche, un groupe d'hommes à droite ; à genoux, un roi mage présente son offrande. Les draperies des robes aux doux tons bleutés conduisent le regard au centre de la composition, comme il se doit. Une naïveté, suggestive de candeur, baigne la scène tout entière. Peut-être l'Enfant pourrait-il être plus savamment peint, peut-être aimerait-on que l'adorateur fût plus richement vêtu. N'importe, l'ensemble est d'une fraîcheur émouvante, et la qualité de la lumière qui vague en ce tableau permet d'espérer de fort belles choses de ce peintre. La *Tête du vieil habitant* a beaucoup de verve, sa peinture joyeuse et primesautière écrit avec une ironie sans méchanceté l'histoire d'un vieux roublard.

L'Espagnole avec son joli boléro noir brodé de galons d'or et sa robe en cloche, sonorita qui pourrait être une Carmen, porte dans un gai soleil une tête jeune, naïve et fraîche encadrée de lourds cheveux d'ébène. Adroitement l'artiste la présente sur un fond de paysage candide où coule une lumière douce sur les tons adoucis des lointains verts, roux et bleutés. Un panneau décoratif, un Nu. Une femme couchée, la jambe gauche relevée, la tête renversée latéralement vers le fond du tableau se détache sur une large tache rose du plus sûr effet dans le paysage qui complète la composition bien dessinée, décorative et sobrement peinte. Les chairs n'ont certainement pas tout le sourire de la jeunesse, elles sont un peu ternes. Le nu féminin est un écueil. Mlle Sicotte n'en a pas surmonté toute la difficulté. Elle y parviendra, elle a le talent pour y atteindre.

Le cadre de cet article ne me permet malheureusement pas d'insister sur les autres travaux. L'occasion se présentera, j'espère, qui me permettra d'analyser les aquarelles de Mlle Arline Gauthier, celles de Mlle Simone Hudon, et surtout *Marine*, le *Bassin Louise* à Québec si finement en page. Les aquarelles ensoieilles, largement peintes, brillantes de couleurs, de M. Jean-Baptiste Soucy. Les enluminures et les reliures de M. Charlebois sont d'indiscutables réussites et d'un goût très délicat. On en a déjà dit beaucoup de bien. On recommencera.

Finissons avec les sculptures. Ce sont surtout des bustes. J'avais déjà remarqué celui de Mlle Simone Hudon par Mlle Sylvia Daoust au salon du printemps. Les autres portraits qu'elle expose, avec

à l'œuvre à la Bibliothèque Nationale, que sa vibrante énergie et son enthousiasme ont su sortir d'une léthargie quasi séculaire, secouant la poussière vénérable de ses trésors inutilisés, faisant place, aux côtés de quelques rares privilégiés, pour une foule de chercheurs de tout âge, ouvrant de nouvelles salles, rajeunissant les anciennes, utilisant tous les prétextes — centenaires, mi-centenaires, anniversaires — pour attirer le grand public à d'exquises petites expositions « d'à côté » ; quiconque a deviné les prodiges d'astuce, de persuasion, de patience, déployés par lui pour rompre avec la tradition afin d'arriver à cette miraculeuse résurrection, comprendra combien l'industrie touristique, quasi moribonde après avoir été une des grandes richesses du pays, peut espérer de ce choix.

La tâche de M. Roland Marcel n'est pas aisée. Le coût élevé de la vie, aggravé par la valeur trop grande du franc, la propagande touristique de pays voisins plus entreprenants, une certaine désaffection — pour tout dire — dont les causes sont trop complexes pour être étudiées ici, avait petit à petit éloigné de la France ceux qui peuvent encore s'offrir le luxe d'un voyage. La Grande Saison de Paris, création officielle, dont le programme élaboré avec soin a requis le concours de bonnes volontés sollicitées dans tous les milieux — administratifs, artistiques, commerciaux et mondains — est la première étape de cet acheminement vers une reprise

des hauts et des bas, sont de la même valeur générale. Une *Tête de jeune fille* par M. Filion est bien traitée.

Quant aux métiers d'art, M. Gilles Beaudrand sait très spirituellement transformer en beauté le métal qu'il forge. Les meubles de M. Crevier, d'un modernisme sans exagération, mettent en valeur la belle texture du bois. Ceux de M. Maurice Germain sont sérieux, chaise sculptée, ou fantaisistes table, plateau, boîte.

Il y aurait encore à signaler des qualités et des défauts, mais passons. Au prochain salon des anciens des Beaux-Arts, d'après ce que celui-ci nous a révélé, on aura le droit d'être beaucoup plus sévère. Le souvenir de ce premier salon nous en donnera le droit.

Emile VENNE

du tourisme qui est l'objectif du nouveau commissaire général.

D'importants résultats ont d'ailleurs déjà été obtenus, aussi bien moraux que tangibles. Le Français, économe d'instinct, ne veut dépenser qu'à bon — et visible ! — escient. Or, la publicité, qui coûte si cher, est d'un rapport que l'on ne peut immédiatement escompter, et notre Jacques Bonhomme s'abstenait, ou presque. Et voilà que l'on assiste à une véritable orgie de publicité touristique. Depuis les « régions », délimitées par les points cardinaux, en passant par les anciennes provinces aux noms évocateurs, par les reliefs (montagnes ou plateaux, plaines ou dunes, mer ou lacs, vallons ou pics), par les antiques cités comme Carcassonne, par celles qui sont pétries d'histoire, comme Dijon, en passant par ses villes à cathédrales, par ses sites enchanteurs, pour en arriver à ses stations balnéaires, thermales ou climatiques, luxueuses ou modestes, il n'y a pas un coin de France qui ne soit présenté de façon si alléchante que c'est miracle qu'il se trouve encore quelqu'un pour demeurer chez lui. La plus insupportable des gares voit ses murs recouverts d'affiches gaies et artistiques à souhait. Les brochures pulvulent, les dépliants, les annonces par radio, journaux, revues, jusque sur les carnets à timbres et à autobus.

Tout nous convie au voyage et, ce qui est mieux, la chose est rendue possible quant au prix. Bien que lourdement grevée — l'Etat tentaculaire prélève chaque année 160 millions de francs d'impôts et charges diverses sans pour cela endosser de responsabilité, et fait véhiculer à l'oeil une nuée de fonctionnaires — les chemins de fer, qui jusqu'ici n'avaient pas cédé devant les tarifs spéciaux offerts aux étrangers par l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, etc., ont non seulement abaissé les leurs de 30 p.c. à 60 p.c. en faveur des visiteurs d'au delà des frontières, mais ils se sont souvenus — avec combien de raison ! — qu'il y a « la province » en France, la province aisée, aux revenus encore solides, mais qui demeure prudente et casanière. Il convenait d'exploiter cette mine trop longtemps ignorée et pendant la durée de la Grande Saison d'énormes réductions sont faites à la province, à condition d'un séjour suffisant dans la capitale. On y ajoute le confort, trop longtemps l'apanage exclusif des très riches. Secondes et souvent troisièmes classes sont munies de wagons-lits, les trains Pullman sont réduits de presque le tiers, les wagons-restaurants également. Si,



« La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé. »

Lancel

Ecoutez l'Emission Sweet Caporal. Tous les mercredis soirs, à 8 heures.
CKAC Montréal
CHRC Québec
CHLP Montréal
CKCH Hull
GRCS Chicoutimi

CIGARETTES SWEET CAPORAL
Collectionnez les "Mains de Poker"

à tout cela, M. Roland Marcel peut faire ajouter le sourire, ce bon sourire accueillant de naguère, la cause du tourisme français sera presque gagnée.

La splendide, la fabuleusement belle Exposition de l'Art Italien, clou de la Saison, demanderait bien à elle seule un article que j'espère bientôt lui consacrer. Cette manifestation artistique suffit à justifier tout voyage à Paris dans le courant de ces trois mois. Des amateurs ne sont-ils pas venus des quatre coins de l'Europe et des Amériques pour admirer des expositions similaires, quoique moins grandioses, à Londres ?

Hélène ROULANS

Paris, mai 1935.

CHEZ

WOODHOUSE

Le fameux

réfrigérateur électrique en acier

« FROST KING »

conserve parfaitement les aliments

Voici la glacière qui assure une parfaite conservation des aliments. Très hygiénique, elle fonctionne à merveille.

Une particularité intéressante de cette glacière, c'est qu'elle s'illumine dès qu'on l'ouvre. L'extérieur est en laqué blanc ; l'intérieur en porcelaine.

\$179

Reg. \$225

Premier versement de \$8.95

Le reste payable sans intérêt en 24 mensualités de \$7.09

WOODHOUSE & CO., Limited

105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal.

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne Southampton

Middlesborough Sunderland Bristol Cardiff Edinburgh Glasgow Belfast Dublin

Hauteur 55"

Largeur 25"

5 1/2 pieds cubes

3 tiroirs à cubes de glace

Profondeur 19"

Capacité de 84 cubes de glace

Superficie des tablettes : 9 pieds

Pour l'achat de vos chaussures

Voyez les modèles exclusifs
de tous genres chez

F.-X. LaSalle & Fils

Les propos de Nicole

La mariée de Juin

Juin, mois des roses, a coutume d'être tendre, benin, clair, ensoleillé, gai comme le printemps, prometteur comme l'été.

C'est aussi le mois qu'ont choisi, pour fixer le Grand Jour dont dépendra leur destinée, les fiancées aux yeux lumineux, pleins de rêve, de confiance, d'espérance et d'amour.

Juin, mois des roses, est aussi le mois des hyménées...

Depuis l'heureux retour de la jupe longue, du moins pour les robes habillées, les cortèges de grands mariages ont retrouvé la splendeur d'autan, qu'ils avaient complètement perdue à l'époque des robes courtes, commodités peut-être, mais entièrement dénuées de cachet décoratif.

Mieux, on recherche maintenant, pour la toilette des mariées, les rappels anciens, modèles médiévaux. Premier ou Second Empire, voire Louis XV ou Louis XVI.

L'hiver dernier, à la Madeleine, à Paris, une jeune fille de vieille noblesse porta pour la cérémonie nuptiale une robe de pur style Moyen-Âge : corsage très ajusté à petites basques rondes, bordé de fourrure, jupe à longue traîne ourlée d'hermine, jusqu'à un rappel discret de l'aumônière brodée de perles. Le voile de tulle était drapé en forme de hennin et un pan entourait de sa blancheur neigeuse le jeune visage à l'ovale parfait.

Les modèles du Second Empire sont aussi la source d'inspiration de bien jolies toilettes nuptiales. Chose curieuse, elles sont aussi réussies en tulle vaporeux qu'en taffetas glacé, deux antithèses, pourtant.

Dernièrement, j'ai remarqué une toilette de tulle blanc que l'impératrice Eugénie elle-même n'eût pas reniée. Un corsage très ajusté, décolleté à la Winterhalter, laissant largement les épaules nues, taille mince et ample jupe bouffante, faite de plusieurs épaisseurs de tulle superposées sur fourreau de satin blanc. Un bouquet de violettes blanches relevait un des côtés de la jupe vaporeuse et un autre se cachait à la pointe du décolleté. Le voile, retombant sur le visage, était maintenu par une couronne de violettes blanches. Une cape très froncée de tulle blanc dissimulait ce que le décolleté pouvait avoir d'audacieux pour l'entrée à l'église.

Toute cette blancheur, toute cette légèreté étaient d'un effet ravissant et émouvant à la fois.

Les robes inspirées de celles que portaient aux beaux jours de Fontainebleau et des Tuileries l'impératrice Joséphine

et ses belles satellites ne conviennent guère qu'aux jeunes filles élancées, au buste rond, dont la taille souple peut s'accommoder de la ceinture haute. Mais la ligne en est seyante, et ces robes ne sont jamais si belles qu'en satin à reflets.

Depuis quelques années, une aimable fantaisie permet aux mariées de délaisser le blanc pur pour choisir le bleu d'azur, le rose pétale, le vert tendre. Affaire de goût ou de teint, qui empêche les mariées très brunes de ressembler « à une monche tombée dans du lait ». C'est une agréable fantaisie, qui ne manque pas d'originalité.

Souhaitons que juin voie fleurir beaucoup de beaux mariages, et que tous les couples unis au mois des roses aient sur cette terre tout le bonheur qu'un puisse raisonnablement demander, bonheur qui tient tout entier dans un seul mot : Amour.

Nicole

POUR LE GRAND JOUR



Cette ravissante toilette de mariée est en satin blanc de neige. Ses lignes classiques sont doucement voilées par l'ample tulle illusion qui, drapé sur la tête et maintenu par une couronne de tulle, retombe en longue traîne.

La croissance des enfants

La croissance de leurs enfants est pour beaucoup de mères un sujet de préoccupation sérieuse : parmi nos lectrices, il y en a certainement plus d'une qui fera passer sous la toise son cher petit avant le départ en vacances, et elle le mesurera de nouveau à la rentrée...

Ce sont alors des commentaires sans fin et des hochements de tête dépités si Pierrot ou Lili n'ont pas grandi pendant les mois de « bon air ».

Ce souci est naturel, nous le partageons et nous nous associons de tout cœur à la joie des parents qui voient leur fils s'élever en hauteur avec la rapidité merveilleuse d'un jeune tourmesol.

Cependant, qu'ils veillent bien à l'état général de l'enfant ! Une croissance trop brusque peut entraîner une fatigue profonde de l'organisme, surtout si elle se produit vers treize ou quatorze ans, âge de la vie où les enfants se transforment le plus gravement, et où les circonstances, les études, les premiers soucis d'avenir les exposent à la dépression nerveuse. La crise de l'adolescence n'est pas toujours sans danger pour nos enfants. Il serait presque à souhaiter, du point de vue médical, que les jeunes gens et fillettes ne grandissent pas trop avant la formation et gardent en réserve le plus de forces possible.

La croissance tient à tant de causes diverses — si nombreuses et si complexes — que nous n'essaierons pas de les envisager, scientifiquement parlant, nous pouvons tout juste en dire quelques mots au passage.

Tout d'abord, il faut tenir compte de l'hérédité : certaines races humaines — et aussi certaines familles — sont de grande ou de petite taille et transmettent naturellement cette particularité à leurs enfants.

Cependant, des troubles d'ordre physique peuvent contrarier le dévelop-

pement normal d'un jeune être : troubles d'origine alimentaire, d'origine respiratoire ou glandulaire, troubles dus à l'action « intoxicante » des maladies supportées dans l'enfance.

Il est naturel pour l'homme — comme pour tous les êtres vivants — qu'une alimentation insuffisante entraîne un retard de la croissance.

L'enfant vit quelque temps sur son fonds — s'il a été bien nourri comme bébé — mais un moment arrive où il ne peut fournir assez d'éléments neufs à son organisme et un certain rachitisme s'ensuit.

Il a suffi, dans certains pays belligérants, des restrictions alimentaires de la grande guerre pour réduire la taille des habitants. L'observation a révélé un fait singulier : les garçons semblent avoir plus souffert que les filles de ces restrictions, et cela vérifie l'opinion populaire ancienne qui veut qu'un « homme » soit, dès l'enfance, mieux et plus nourri qu'une femme.

L'alimentation, même suffisante par sa quantité, peut aussi manquer de variété et de certains éléments nécessaires : chaux, phosphore, fer ou hémoglobine... Il se produit alors le phénomène dit « de carence » : l'organisme saturé de produits toujours identiques n'en fait plus de profit et végète... L'abus des pommes de terre en Irlande, et du riz en Extrême-Orient ont démontré des faits de cet ordre.

Les troubles glandulaires — souvent consécutifs à des maladies graves de la petite enfance : scarlatine, rougeole, oreillons — arrêtent ou précipitent irrégulièrement la croissance... Cela tient à des réactions profondes de l'organisme, d'une chimie très subtile et encore à l'étude. Bien entendu, le médecin seul pourra être qualifié pour soigner ces cas délicats.

Les plus belles santés, d'après la statistique officielle de l'Europe entière, se recrutent parmi les hommes et les femmes d'une taille très moyenne ; de même le plus grand équilibre nerveux et, parfois, les dons de l'intelligence : beaucoup de « grands hommes » ont été fort petits !

Les chapeaux de Paris

C'EST sous ce titre alléchant que l'on a pu voir défiler, récemment, à un théâtre fort élégant des Champs-Élysées, un choix de chapeaux présentés par quelques grandes modistes de Paris. Un jury composé de personnalités du monde des lettres, du théâtre et de l'écran — on y reconnaissait, entre autres, France Ellys, Simone Jarnac, Daniel Lenieff — était présidé par Lys Gauty, la reine de la chanson : la présentation des modèles était faite par Léo Poldès, qui commentait spirituellement au passage les plus amusantes « créations » et encourageait par ses félicitations les jolies personnes un peu intimidées de faire leur « tour de piste » sur le plateau du dancing, violemment éclairé.

Quelques-uns des « lauréats » parmi ces chapeaux : en particulier, le délicieux canotier bleu pastel de Jane Blanchot, le très original chapeau bleu et blanc de Thérèse Peter et le grand plateau en paille d'Italie d'Esther Meyer. Il y en eut quelques autres de choisis, notamment une grande capeline de Camille Roger et un petit feutre matinal de Lew's, jaune et vert.

Cette présentation « rationalisée », c'est-à-dire groupant avec ordre des chapeaux du matin, de l'après-midi et du soir, a été, pour les nombreuses spectatrices, une excellente démonstration des tendances de la mode. Elle a révélé le succès du chapeau du soir, chapeau « d'après-midi »... Ce chapeau-là était interprété généralement en aigrettes, en paradis et en crosse, avec un minimum de calotte et un maximum d'excentricité : le nom même du « lauréat » pour le soir « Vaste blague » donne la note exacte de la situation.

Toques d'été

La toque trouve son emploi (et ses adoratrices) en toute saison. Il y a de petites têtes à qui ce chapeau réduit convient mieux que nul autre. La toque « tambourin » — pareille à un moule à tarte et pas plus profonde — se voit beaucoup en cellophane mate, en paillason brillant, en satin laqué et en tissu nouveau, mêlé de paille et d'albène. Elle s'agrémente parfois d'une fantaisie de plumes ou d'un couteau, mais elle se passe aussi fort bien de tout ornement, sauf cependant la grande voilette ronde, en crin ou en dentelle apprêtée, qui est de rigueur sur les très petits chapeaux (Jeanne Lanvin).

Une autre sorte de toque, dont la vogue s'accroît, c'est la toque-turban, d'allure martiniquaise, dont nous voyons apparaître depuis peu quelques spécimens : très proche du madras, cette toque n'est (ou plutôt ne paraît être) qu'un fchu de taffetas écossais, enroulé avec chic et drapé un peu de

Maquillage pour le soir

Fond-de-teint

LA question du fond-de-teint est l'une des plus discutées : certains spécialistes conseillent un fond-de-teint assez coloré, qui unifie la couleur du visage en la fonçant légèrement ; d'autres — non moins célèbres — s'opposent au principe du fond-de-teint et veulent que, même le soir, la femme garde un épiderme aussi naturel que possible et clair, de préférence.

Le fond-de-teint s'impose pour la scène : là il n'est pas question de s'en abstenir. Pour la ville, la question

côté ou en avant, de manière à faire une corne ou deux, exactement comme le foulard crée. Nous pouvons prédire à ce madras une carrière intéressante pour les plages venteuses de l'ouest, ou pour le soleil presque africain de la côte méridionale.

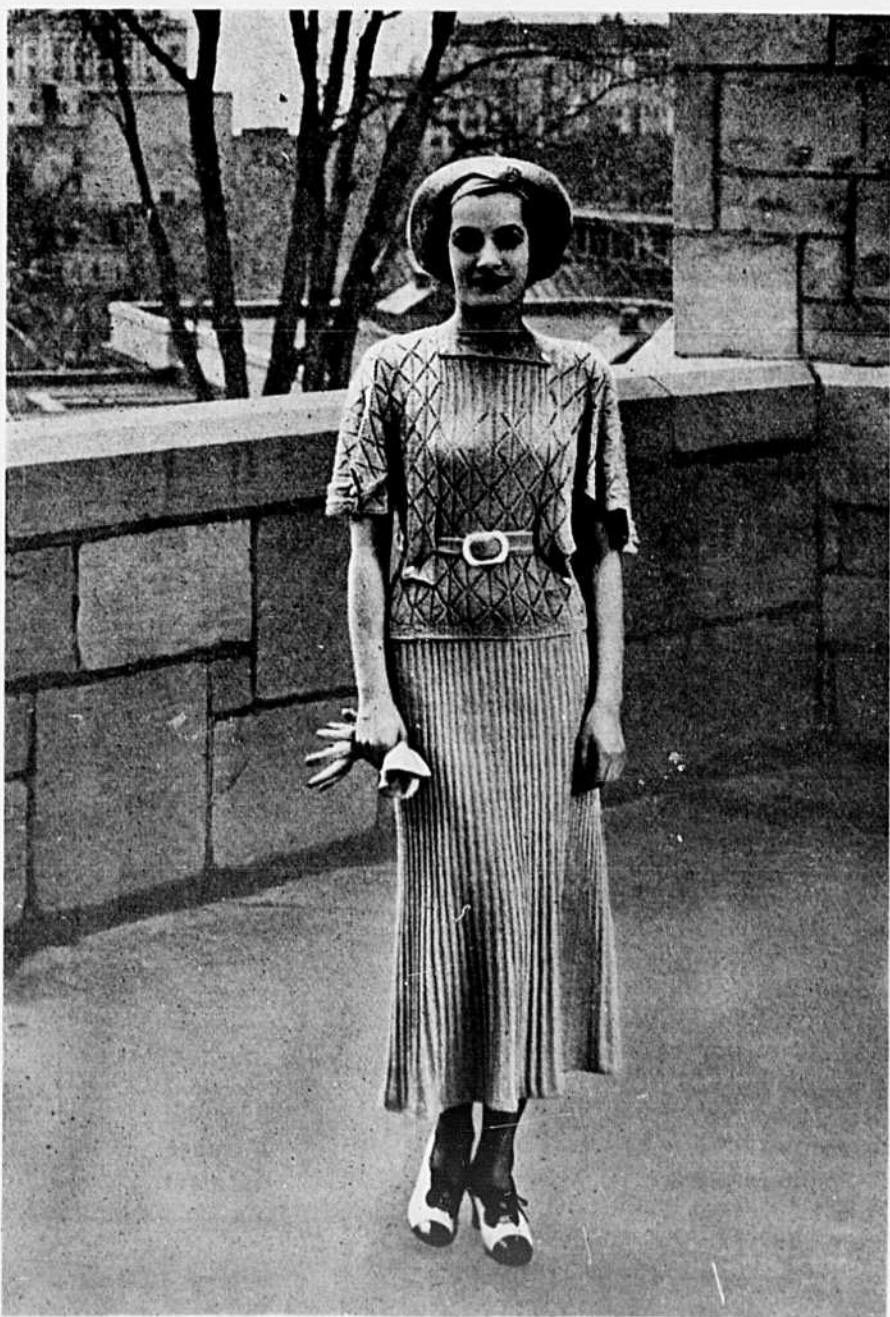
Paille et tissu

Une des caractéristiques de la mode actuelle, c'est le mélange fréquent de paille et de tissu. Certaines « pailles », d'ailleurs, sont faites en rubans étroits une paille ordinaire et offrant exactement le même aspect. Mais là n'est d'ailleurs, tressés comme un osier ou pas l'intérêt principal du tissu : il porte surtout sur le doublage des chapeaux. Nombreux sont les modèles, relevés de côté ou devant, qui montrent, comme un joli chapeau de Patou, une doublure de taffetas sous la paille fine de la passe. Parfois le chapeau est presque entièrement recouvert de taffetas : seule la calotte laisse apercevoir un peu de paillason ou de picot. (Marthe Valmond).

Souvent aussi un biais de tissu, paille, taffetas ou velours, borde la paille, non seulement tout autour de la passe, mais aussi autour de la calotte : le biais est tantôt foncé, noir ou marine, sur une paille blanche ou naturelle, tantôt clair sur une paille foncée. On paraît préférer l'accord classique du marine et du blanc. Quand le biais est noir, il est presque toujours de velours ; quand il est blanc, il est de piqué ou de grosgrain.

Les canotiers à grands bords se posent très en oblique, tellement même qu'il faut presque toujours les attacher derrière par un élastique (invisible dans l'épaisseur des boucles) ou les soutenir par un cache-peigne...

Il y aurait beaucoup à dire sur le retour du cache-peigne, qui transforme si profondément la ligne des chapeaux en leur permettant de ne plus avoir de calottes. Il nous ramène peu à peu le chapeau 1900, le « ridicule » chapeau planant, posé tout en haut d'un édifice de bouclettes... On l'a jugé ridicule tant qu'il heurtait notre goût : on s'en rapproche curieusement depuis une ou deux saisons.



Charmante robe turquoise pour le thé ou le bridge, de fabrication Shanghai Shag. Le chandail, comportant une encolure nouveau genre, est tricoté suivant un dessin à carreaux. Les manches sont en forme de cape : à la taille, des ganses originales laissent passer la ceinture. La jupe est par cotés et tombe en longs plis gracieux.

(Gracieuseté de BELDING CORTICELLI)

I. Moore & Co. Ltd

Fondée en 1920

Diamants parfaits, Montres
« Famous », Bagues en or, etc.
1333 ouest, rue SAINT-CATHERINE
au coin de la rue Crescent

MODELE "VOGUE"



Gracieuseté de Henry Morgan Co. Limited

faces inégalement poudrées et trop épaisses dans les creux.

Il faut employer du coton très fin pour étaler la poudre et en ôter l'excès. Éviter de poudrer trop abondamment les rides du visage (on a toujours quelque ride un peu accentuée, même dans la jeunesse : par exemple, celle qui contourne l'ailé du nez et qui se marque parfois dès la vingtième année). La poudre accentue les rides au lieu de les effacer.

Il vaut mieux employer une poudre de la même couleur que le fond-de-teint. Les poudres trop claires grossissent les traits, tandis que les poudres colorées les affinent.

Les yeux

Le maquillage des yeux mériterait tout un chapitre. Nous y reviendrons.

Disons rapidement que, pour une grande soirée, on peut farder ses yeux beaucoup plus que pour un dîner d'amis ou une partie de bridge.

Il est permis d'hésiter entre le bistre, le bleu clair ou le bleu foncé, ou encore le brun profond du Koheul... Mais ce dernier fard — très accentué — ne peut convenir qu'à une brune et tragique beauté, dans le style quelque peu arabe.

Les gris-bleu, les bistres s'accordent avec les teints de blonde et les yeux bleus ou gris. Le bleu outremer ne choque pas sur des paupières naturellement pigmentées, pour faire valoir des yeux grands et noirs, à cils épais. Il nécessite le voisinage de pommettes très fardées, en rose fleuri.

On peut farder assez fortement la paupière supérieure et même l'espace compris entre la paupière et les sourcils, si les yeux sont plutôt « enfoncés » et noyés d'ombre... Si, au contraire, ils sont un peu saillants et très découverts, on devra les farder avec beaucoup plus de légèreté et n'employer que des bleus lavande, des bistres rosés.

Ne jamais ombrer la paupière inférieure sous peine d'avoir l'air vieux et malade. Les femmes qui se donnent ainsi, gratuitement, des yeux « cernés » ne savent pas le tort qu'elles se font. La morbidité, chère à nos romantiques aïeux, est absolument passée de mode.

Anecdote

Un poète novice avait envoyé un faisán à Piron.

Le lendemain, il alla le voir et tira de sa poche une tragédie : « Est-ce l'assaisonnement, s'écria Piron ; si c'est à cette sauce-là que je dois le manger, remportez-le. »

reste indécise : elle sera résolue diversement selon la nature de chaque épiderme, selon la toilette portée et l'allure de la personne... Il y a des femmes à qui l'artifice convient mieux qu'à d'autres : le fond-de-teint qui met un masque léger — mais un masque — sur le visage, embellit merveilleusement certaines physionomies un peu énigmatiques, un peu « vamp »... tandis qu'il vulgarise d'autres types féminins.

Disons tout de suite que l'usage du fond-de-teint ne saurait être recommandé à une toute jeune fille : cela la vieillirait inmanquablement.

Pour obtenir un fond-de-teint bien uni, il faut employer une crème assez épaisse, mate et absorbante. Certaines crèmes grasses ont l'inconvénient de « ressortir » en faisant briller le visage : c'est très désagréable... Avant de partir pour la soirée ou le bal, la jeune femme qui n'est pas très sûre de sa crème devra l'appliquer une heure d'avance, sans poudrer, et observer le résultat. Les connaisseurs nous recommandent les crèmes ocrées pour le soir. Il est à remarquer, en effet, que le jaune blanchit aux lumières et donne beaucoup plus d'éclat que le rose. Les crèmes rosées seront employées le jour.

En étendant la crème fond-de-teint sur le visage, pensez bien, mesdames, à ménager un passage entre le visage et le cou, de même qu'entre le cou et les épaules. Comme on ne peut envisager de farder tout le décolleté, il faut s'ingénier à établir un « dégradé », un « fondu » sans lequel notre tête ocrée, posée sur des épaules trop blanches, prendrait un pénible aspect de tête rapportée, de poupée de bois...

Même pour les blondes, le fond-de-teint ocré est très à la mode. Il le sera de plus en plus en avançant dans l'été. (Nous étudierons bientôt la question du hâle, naturel ou factice).

Rouge du soir

Le rouge du soir est beaucoup plus vif, plus lumineux que le rouge du plein jour. Selon la carnation de chacune et surtout selon la couleur des cheveux, on emploie un rouge mandarine, un rouge carminé ou un rouge pourpre, c'est-à-dire un rouge qui s'éloigne ou se rapproche de l'orangé. Le rouge le plus clair (orangé ou mandarine) convient aux blondes platinées. Le carmin (rouge de rose) s'harmonise avec les chevelures châtain ou acajou ; le rouge-pourpre (parfois même un peu fuchsia) relève la pâleur marmorée des femmes très brunes, à chevelure d'ébène. Mais à vrai dire, on ne peut établir une règle fixe pour ce délicat assortiment : car le teint et la couleur des yeux démentent parfois la nuance de la chevelure — surtout pour les femmes décolorées ou teintes au henné — et il faut évidemment en tenir compte dans le choix du rouge à employer.

Les rouges gras tiennent mieux que les rouges secs, aussi doit-on les employer de préférence avec le fond-de-teint, sous la poudre. Le rouge sec rendra service pour faire des raccords, après le poudrage.

Le même rouge s'impose pour farder les pommettes, les lèvres et le lobe de l'oreille. Nous estimons même que cette recherche d'harmonie devrait être poursuivie jusque dans le choix du vernis pour les ongles. Le fard des mains doit compléter celui du visage mais ne pas le heurter : or des ongles rouge foncé choquent auprès d'un visage pâle ou à peine rosé ; et, inversement, des ongles clairs étonnent quand les joues et les lèvres sont violemment fardées.

Il existe maintenant autant de nuances dans les vernis pour les ongles qu'il y en a dans les rouges à fard : on peut donc procéder à un assortiment très exact.

La poudre

Le travail qui consiste à étaler la poudre sur le fond-de-teint et le rouge ne peut être mené à bien qu'avec un soin méticuleux et une certaine lenteur.

Il faudra d'abord s'assurer que le fond-de-teint est parfaitement sec, que la crème est absorbée ainsi que le rouge gras des pommettes, du menton et des oreilles.

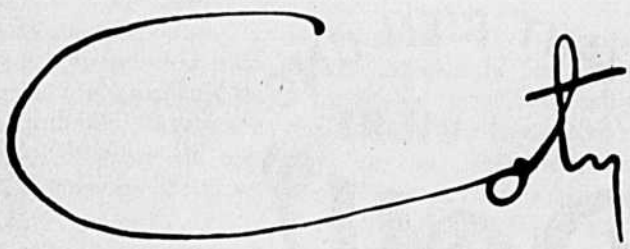
Si l'on poudrait hâtivement sur de la crème encore collante, on obtiendrait des plaques de poudre, des sur-

Le Chic



Magnifique illustration d'une fourrure faite de trois peaux de zibeline russe.

Gracieuseté de Holt, Renfrew



pour être charmante

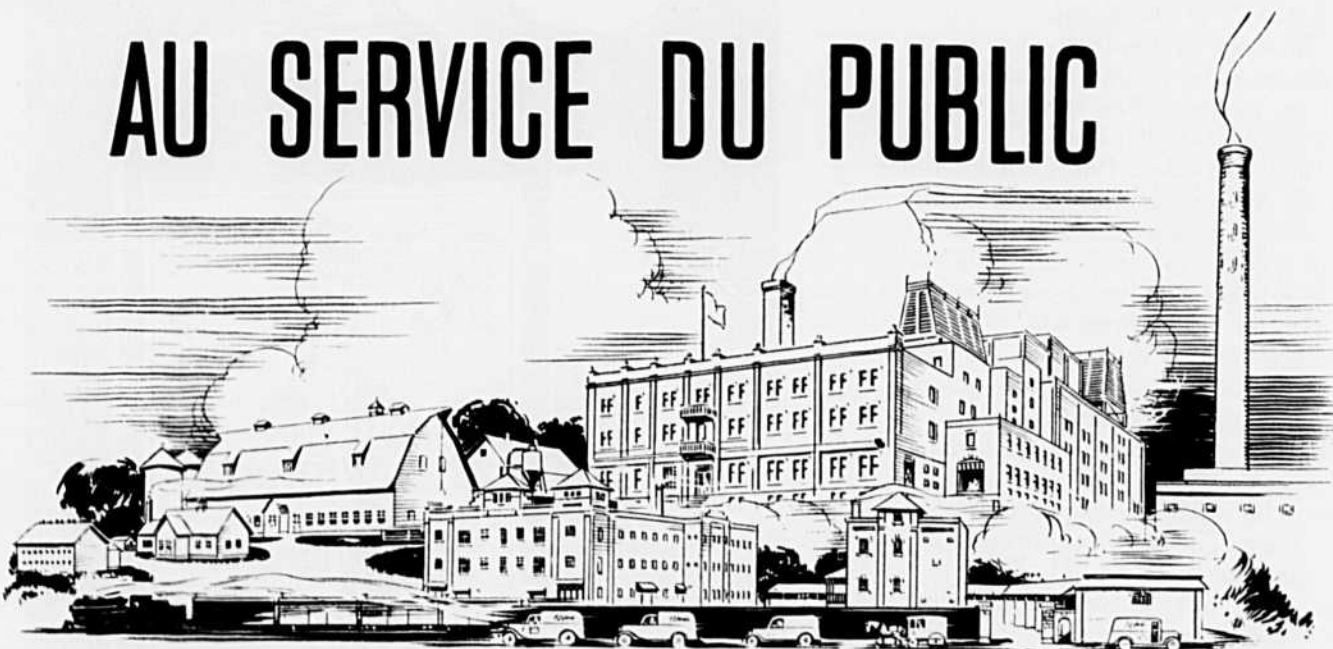
● Il y a un exquis parfum Coty convenant à votre personnalité. C'est peut-être le célèbre Aïmant... ou le Jasmin de Corse... ou l'exotique et nouveau A. Suma...

● Le velouté des poudres Coty en font le choix des élégantes de l'univers.

● Et si vous voulez être belle en un instant... mettez dans votre sac la remarquable boîte de poudre pressée.



AU SERVICE DU PUBLIC



Dans notre histoire économique, peu d'entreprises auront mérité de la postérité une plus large part de reconnaissance que la Maison Joubert, car aucune n'a travaillé avec plus de conviction et de persévérance à sauvegarder la santé publique à Montréal. Ses fondateurs ont eu une conception précise des responsabilités qui incombent aux distributeurs d'aliments aussi essentiels que le lait à la croissance des enfants.

Un principe essentiel a donc assuré l'expansion de la Maison Joubert : c'est cette volonté bien arrêtée de ne livrer que des produits laitiers de haute qualité, conservés purs depuis la source d'approvisionnement jusqu'au domicile du consommateur.

J. Joubert
LIMITÉE

DEPUIS 40 ANS
TOUJOURS LA
MÊME DEVISE
REQUIRE LE Taux
DE LA MONTAGNE
INFANTILE À
MONTREAL

Villégiature

Chronique médicale

Voici l'été, la plus belle de toutes les saisons, et bientôt le temps des vacances. Pour nous tous tant que nous sommes, petits et grands, pauvres et riches, ce sera le signal d'un exode vers la campagne, d'un retour à la terre, cette terre généreuse et chaude à laquelle les uns demanderont la santé, un regain de vitalité, les autres, l'oubli des ennuis et des préoccupations de l'existence. Dans une ambiance toute faite de mollesse et de tranquillité, les heures s'écouleront langoureuses, les journées chaudes et claires, les nuits sereines et bleutées.

Voyons tout d'abord les contre-indications, particulièrement pour ce qui concerne la mer et la montagne, ce qui nous permettra de n'en parler que plus élogieusement par la suite. De façon générale, le bord de la mer ne convient pas aux nerveux, aux rhumatisants et aux goutteux ; l'air y est trop humide, le grand vent les énerve et les glace, le bruit incessant de la vague les empêche trop souvent de dormir ; ces malades doivent lui préférer le calme des montagnes, loin des rivières et des lacs. Les tuberculeux pulmonaires en phase d'activité fuiront la mer et feront une cure d'altitude, il en est de même pour les anémiques et les convalescents de maladies graves et longues. La montagne, d'autre part, ne convient pas aux asthmatiques, aux emphysémateux et surtout aux cardiaques pour lesquels la moindre ascension est un prétexte à essoufflements et à palpitations. La plaine enfin, la rase campagne, ne connaît pratiquement pas de contre-indications.

Il n'est guère d'êtres humains sur qui la mer n'exerce un attrait des plus vifs, une sorte de fascination même, que l'idée d'un voyage en mer ou d'un simple séjour au bord de l'océan ne transporte et ne ravit. Fiérement campé à la proue d'un navire qui tranche le flot bleu, chevelure au vent, l'homme se découvre une âme de conquistador, son oeil s'arrondit d'émerveillement devant cette immensité qui n'en finit plus ; ou bien, seul sur la plage, dans le silence d'une nuit remplie d'étoiles, il se rend compte de sa petitesse, s'étonne même de faire partie d'un univers aussi vaste et aussi beau. Toutefois, une mise au point s'impose ici : il est question de plages que baigne l'océan, la vraie mer, celle que les marins, dans leurs moments de colère ou d'attendrissement, appellent « La Gueuse » ou « La Grande Bleue ». Les plages d'eau douce ou d'eau vaguement salée, sises à l'intérieur des terres, n'en sont qu'une bien pâle réplique, car il leur manque cet élément essentiel, facteur de santé et d'énergie, le climat marin.

Le climat marin est un des modificateurs les plus puissants de la nutrition ; son action est complexe et relève essentiellement de la qualité de l'air qu'on y respire ainsi que des effets remarquables du bain de mer. L'atmosphère, que balaie et renouvelle constamment le grand vent du large, se maintient toujours très pure, la pression, relativement basse, et l'air, pendant la chaude saison du moins, reste plutôt sec, grâce au soleil et au sable chaud. Les variations mêmes de la température, les alternances de beau temps et d'orage, n'enlèvent pas au climat marin sa salubrité, car elles endurent l'organisme et tout particulièrement les voies respiratoires, à telle enseigne que non seulement on ne contracte pas de rhume au bord de la mer mais qu'on y guérit souvent ceux que l'on a. Mais ce qui rend le climat marin si vivifiant, c'est la présence dans l'air des particules salines dont l'eau de la mer est remplie : iodures, chlorures et bromures ; les molécules de ces sels ont ceci de particulier, grâce à quoi leur action physiologique est grandement intensifiée, qu'elles sont ionisées, c'est-à-dire chargées d'une électricité particulière qui fait que la composition chimique de cette eau dans laquelle nous nous baignons se rapproche étrangement de celle des humeurs qui baignent nos propres tissus. Et si l'on joint à la cure marine les effets bienfaisants du bain de soleil et de lumière, il devient évident qu'un séjour prolongé au bord de la mer est, à fort peu d'exceptions près, le moyen idéal pour tout le monde de fortifier ou de refaire sa santé.

Les enfants surtout en bénéficieront pleinement ; ils se sentent à l'aise dans l'eau autant que le proverbial canard, et le sable chaud des plages leur convient infiniment mieux que l'asphalte brûlant des villes. Leur organisme en voie de formation nécessite un apport plus considérable de chaleur et il n'existe pas au monde de médication qui puisse à cet égard remplacer la cure solaire et le climat marin. Le sirop iodo-tannique, peut-être ; mais d'iode et d'iodures la mer est remplie ; quant au tannin, son emploi est pour le moins superflu, car le soleil se chargera bien de tanner les délicates épidermes. Hautement recommandable aux enfants sains, nés de parents sains, la cure héliomarine devient une indication de première nécessité pour les enfants lymphatiques, toussoteurs et anémiques, candidats à la tuberculose, bref pour tous ceux que l'on désigne en médecine sous le nom de scrofuleux. La scrofule, en effet, est une forme atténuée de tuberculose, maladie dont un quart environ des enfants des villes sont atteints ; ces petits malades sont pâles, fatigués, toussoteux, présentent ici et là des ganglions enflammés, indices d'une atteinte tuberculeuse qui n'a pas encore gagné le poumon, mais qui le menace inévitablement. Les nourrissons ont leur Goutte de lait, pourquoi ces petits n'auraient-ils pas, eux, ce que nous appellerions volontiers leur « Rayon de soleil », et la chance et le loisir de se rouler tout le jour durant, au bord de la mer, sur le sable et les coquillages ?

Le climat de la montagne a ceci de commun avec le climat marin que l'atmosphère est d'une pureté et d'une limpidité sans pareilles ; d'autre part, l'effet vivifiant dû à l'ozone naissant des forêts de pins s'apparente assez bien à celui des effluves salins de la mer. Mais la comparaison s'arrête ici, car la vie est plus intense au bord de la mer, l'affluence plus considérable, et la participation aux sports et aux plaisirs mondains un souci de tous les instants ; à la montagne il en est tout autrement, et, si nous ne craignons d'user d'une antithèse par trop forte, nous dirions que plus on s'élève en hauteur plus le calme est plat. La recherche de l'altitude, en effet, implique presque nécessairement un goût ou un besoin de solitude et de repos. Les hauteurs ne favorisent guère la pratique des sports courants autres que la chasse et la pêche, et encore cette dernière réduit-elle l'effort musculaire à sa plus simple expression ; l'alpinisme, le plus fatiguant de tous les sports, est presque inconnu chez nous, et il n'y a pas lieu de craindre que l'ascension de nos sommets les plus élevés ne soit pour nous l'occasion d'une dilatation aiguë du cœur — croyez-en l'expérience d'un ancien Québécois.

La cure d'altitude, de repos et de silence conviendra surtout aux nerveux, aux agités, chez lesquels les exigences de la vie sociale et le souci constant des affaires ont produit une irritation et une usure nerveuse profonde ; les neurasthéniques et les mé-

Autour d'un congrès

Parmi les sujets que l'on a discutés au récent congrès des Chimistes canadiens, à Kingston, il y en a un d'une singulière importance.

MM. Atack et Ridgway, deux chimistes industriels, ont présenté des mémoires qui soulevèrent une discussion fort animée. Nous pouvons en tirer d'utiles leçons. Ces deux auteurs ont exprimé, sans s'être concertés, les mêmes idées sur les qualités que l'on requiert d'un jeune chimiste qui sollicite un emploi dans l'industrie. Pour eux, le jeune homme qui vient de terminer ses études et qui veut entrer dans la pratique, soit à l'usine, soit au laboratoire de recherches, devrait avoir une culture scientifique générale, c'est-à-dire de solides connaissances de mathématiques, de physique et de chimie ; de la curiosité, du cœur à l'ouvrage, du bon sens, de l'aplomb, une façon de s'exprimer correcte et précise, le sens des affaires. C'est un peu comme la fille à marier qui doit posséder toutes les qualités, une espèce de merle blanc. Au lieu de cela, les impétrants sont presque toujours des jeunes gens spécialisés trop tôt sur des sujets qui n'ont que de lointains rapports avec l'industrie ; timides, ils s'expriment mal et ne sortent pas du monde abstrait où on les a cantonnés pendant leurs études. Trop de finissants se lancent dans des recherches dont le sujet les dépasse. Ils s'y enfoncent, fermant les yeux sur tout ce qui y est étranger alors qu'il leur serait plus profitable de s'initier aux besoins généraux de l'industrie et de tâcher de se mettre en état d'y répondre. Sans aller jusqu'à condamner expressément la recherche, M. Atack, qui s'est fait l'avocat du diable, y voit un instrument qu'on a détourné de sa fin.

Tout le monde fut d'accord sur la nécessité pour tout chimiste de posséder une connaissance raisonnée des sciences de base. Non pas un bagage plus ou moins hétéroclite et consigné à la seule mémoire, mais un ensemble cohérent où les rapports sont bien marqués et saisis entre les mathématiques, la physique et la chimie. Les professeurs font de leur mieux pour convaincre leurs élèves qu'ils doivent fonder leur science sur les lois et sur les principes fondamentaux. Mais à mesure que la spécialisation se précise, on semble perdre de vue les idées générales pour borner ses préoccupations aux problèmes immédiats que l'on a à résoudre.

Et c'est ici que commence le procès de la recherche chimique. Au dire de M. Atack, celle-ci enlève à celui qui s'y livre l'assurance et l'aplomb qu'il lui faudrait pour s'imposer et « vendre » ses services aux industriels. C'est que la recherche est une école d'humilité, d'abnégation, de soumission aux faits, qui ne donne pas précisément à ses adeptes la faconde et le sans-gêne du commis-voyageur. L'industrie demande des hommes actifs et débrouillards, aux réflexes rapides. Et particulièrement l'industrie américaine où tout doit se faire rapidement, quitte ensuite à expérimenter la valeur du produit

lancoliques devront cependant s'en abstenir et rechercher davantage les distractions, car le calme trop absolu joint à une existence monotone ne peut qu'aggraver leur état. Les convalescents de longues maladies se rétabliront beaucoup plus rapidement à la montagne, et tout spécialement les anémiques et les chlorotiques ; l'air vif et pur activera les échanges nutritifs, aiguëra leur appétit, et les fera engraisser d'autant plus sûrement qu'ils ne se livreront qu'à un minimum d'exercices musculaires. Bon air, diète généreuse, repos complet enfin, voilà les trois conditions essentielles, fondamentales du traitement de la tuberculose pulmonaire, à quelque période qu'elle soit réduite, et c'est la cure d'altitude qui les réalise de la façon la plus parfaite. Le séjour à la montagne est donc à recommander non seulement aux poitrinaires confirmés mais aussi et peut-être davantage à tous ceux à qui nous appellerons des pré-tuberculeux, c'est-à-dire ces sujets qui, sans être atteints du mal, n'en présentent pas moins une fragilité particulière de l'appareil respiratoire.

Docteur G.-A. SEGUIN

ou du procédé sur le public consommateur.

Il semble donc y avoir antinomie entre la formation qui donne la recherche et celle que requiert la pratique de l'usine.

A mon avis, il n'y a là qu'une apparence. Il ne s'agit en somme que d'une direction à imprimer ou d'un dosage équitable à effectuer.

L'apprentissage de la recherche est indispensable à tout chimiste qui veut s'imposer. Mais on ne traitera pas de la même façon celui qui s'y adonne en vue de se préparer à l'enseignement et celui qui en tête pour faciliter, grâce à quelques lettres ajoutées à son nom, son entrée à l'usine. A l'un et à l'autre, elle offre des avantages qui ne sont pas à dédaigner. Après l'assujettissement des cours obligatoires, elle offre l'apprentissage d'une certaine liberté et de l'initiative personnelle. C'est surtout en cela que réside sa valeur. Apprendre à envisager un problème nouveau, en chercher les tenants et aboutissants, trouver rapidement et avec méthode le côté par lequel il sera le plus facile et le plus commode de l'attaquer, exercer son intelligence et son jugement, acquérir une certaine habileté, prendre conscience de sa valeur et de ses responsabilités. Le futur technicien, comme le futur professeur, se trouvera bien d'avoir acquis cette précieuse expérience qui développera sa curiosité et fortifiera son bon sens. Pour cela, il ne faut pas que le sujet auquel on l'attellera soit de nature trop théorique ni trop spéciale. C'est dans le concret qu'il devra travailler, avec un but bien défini et bien délimité. Qu'il y consacre tout son effort. La direction d'un maître est nécessaire au début mais bientôt il vaudra mieux le livrer à sa propre initiative, l'habituer à penser par lui-même, à exposer son point de vue, à discuter celui des autres. C'est presque toujours après qu'on a commis une gaffe ou proféré une énormité que l'on commence à bien comprendre ce qui jusque-là nous paraissait imprécis et nébuleux.

Ainsi comprise, la recherche ne peut qu'être profitable. Indépendamment de la contribution qu'elle apporte au progrès des sciences, elle possède une valeur humaine indéniable par les horizons qu'elle éclaire et par la fine pointe qu'elle ajoute à l'esprit de ses dévots.

Les universités canadiennes ont-elles jusqu'ici failli à leur tâche dans ce domaine ? La réponse est facile. Il y a longtemps que l'on déplore l'exode des chimistes canadiens vers les Etats-Unis. Jusqu'à ces derniers temps, le personnel scientifique de la Eastman Kodak était formé en majorité de Canadiens diplômés de nos universités. On pourrait citer d'autres cas semblables. Les Américains appréciaient donc la valeur de nos techniciens.

Pourquoi ces chimistes s'expatrient-ils ? A cause d'une surproduction de chercheurs ? Non pas, puisque dans le même temps l'industrie importait ses propres spécialistes.

Comme on le voit, le problème est complexe. D'un côté nous produisons d'excellentes recrues qui trouvent un asile dans les grands laboratoires de recherches d'outre-frontière, où ils peuvent s'adonner à des travaux minutieux et bien spécialisés. De l'autre, nous importons des techniciens d'expérience pour mettre en valeur nos ressources naturelles. Pourrions-nous un jour renverser la proposition ? Il faudrait pour cela que chacune de nos universités abordât carrément le problème et s'abouchât avec l'industrie pour savoir quels sont ses besoins et comment y subvenir. Les écoles françaises de chimie appliquée exigent que leurs élèves, avant d'être diplômés, s'engagent comme stagiaires dans une usine où ils passent un certain temps. La même chose peut fort bien se faire ici. Souhaitons que le marasme actuel ne retarde pas trop l'établissement d'un tel système.

De toute façon, retenons pour notre gouverne la nécessité qui nous est faite de posséder une culture scientifique solide si nous voulons exercer un peu d'influence sur notre avenir économique.

Léon LORTIE

Un seul endroit pour acheter vos cadeaux
AU PETIT VERSAILLES
LIMITÉE
La maison du cadeau
MONTREAL QUEBEC SHERBROOKE

LE SPORT

L'éducation physique méconnue

Il y a quelques mois, à Radio-État, avait lieu un débat entre étudiants des universités Laval et de Montréal. On argumenta sur le sujet suivant : *L'éducation militaire forme-t-elle mieux la jeunesse que l'éducation sportive ?* Soutenant l'affirmative, les deux Montréalais remportaient la palme beaucoup plus pour la forme que pour le fond de leurs discours. Or nous étonnerons fort nos jeunes orateurs, comme ces messieurs du jury du reste, en affirmant net et sans ambages qu'on a parlé simplement à côté de la question. Nous soupçonnons celui ou ceux qui voient à l'élaboration de ces joutes oratoires d'avoir eu l'éducation physique en vue, mais de s'être mépris profondément sur la signification exacte des termes : éducation physique, culture physique, sport. L'armée et le sport n'ont rien à voir en éducation. C'est certainement la formation et non l'éducation militaire qu'on a voulu dresser ici dans ce parallèle contre la formation ou l'initiation sportive.

Dans la chaleur de la discussion, outre une poignée de vérités, on a lancé un nombre formidable de sophismes et d'avancés erronés. Les Québécois auraient eu la partie belle s'ils avaient serré le problème de plus près. Leur méconnaissance de la question les a desservis. Nous avons noté *grosso modo* les arguments des deux parties et les donnons ci-après avec commentaire. Pour la clarté de l'exposé, nous groupons le tout en deux classes :

Affirmative. — Université de Montréal : MM. Raymond Eudes et Jacques Vadeboncoeur. — Le premier débute en affirmant « qu'il est faux de dire que l'éducation sportive développe l'individu ». Parfait. Pas plus du reste que l'éducation militaire. La culture physique n'a pas de succédané. « Le sport est en soi un amusement. » Rien de plus vrai. Son rôle essentiel n'est-il pas de recréer sainement tout en offrant un délassement musculaire ? « L'éducation militaire est fondée sur l'autorité et synonyme de patriotisme. » Le patriotisme n'est pas un fief, que nous sachions, et le sport n'a rien à voir là-dedans. Car, alors, l'uniforme serait une preuve d'orthodoxie nationale. « Tous les moyens sont bons pour gagner dans les sports. » Erreur profonde, cher confrère, que de confondre le sport spectaculaire et mondain avec l'autre, le vrai, celui auquel on s'adonne uniquement par plaisir. L'esprit sportif est précisément cette disposition qui porte l'individu à accepter sans broncher la victoire ou la défaite. Tout vrai sportif aspire à vaincre, certes, mais honnêtement. C'est le seul pain qu'il mange. Qu'il se serve de la ruse à l'occasion, rien à redire. Cela dénote au contraire de l'intelligence. Et, n'en déplaise à certains cérébraux homosexuels, l'athlète dépouillé d'intelligence et de culture est sûr de mordre la poussière. M. Eudes termine sa diatribe décousue contre les sports par un éloge dithyrambique sur « la tenue superbe de nos militaires ». Rions vite avant de pleurer. Cette superbe tenue de nos militaires, où la ceinture permet le plus souvent le refoulement d'un

bedon protubérant, n'est guère d'un niveau supérieur à celle des Gardes indépendantes. Assimiler notre milice à l'armée régulière est une grossière plaisanterie.

Le deuxième orateur, M. Vadeboncoeur, ajoute que l'éducation sportive ne bénéficie qu'aux as des clubs, les masses n'en profitant aucunement. Nous faisons nôtre cette opinion. Mais, croit-on vraiment suppléer à la carence physique de nos jeunes par des défilés de cadets avec tout le tralala des tambours et clairons ? Suit la ritournelle obligée sur l'abus du sport, réel aux États-Unis où son importance est exagérée, mais purement imaginaire dans le Québec. Enfin, il insiste en terminant sur la « nécessité d'une force armée pour maintenir en échec les éléments de désordre ». Cet argument irréfutable est un hors d'œuvre parfaitement inutile.

Tant qu'on se contentera d'aller s'égoïsser au lieu de faire du sport tout simplement, certains pontifes douteront de son utilité. Deux façons de pratiquer les sports : *activement* ou *passivement*. Pour un individu qui s'y adonne, des milliers se contentent d'user leur fond de pantalon à toutes les joutes de hockey, de baseball, de lutte, etc. Faut-il s'étonner si la mystique sportive est hermétique et compte peu de disciples éclairés, convaincus et surtout désintéressés ? Pour tonifier un individu ou un peuple, rien ne vaut le sport bien dirigé. Truisme, certes, que tout cela, qui prend cependant un temps infini à s'imposer. La croute des préjugés et des préventions semble, là, plus épaisse qu'ailleurs.

Négative. — Université Laval : MM. Jean-Charles Baryre et Rosario Béliste. — M. Baryre trace un beau parallèle entre les disciplines sportive et militaire. Celle-ci « fait des automatistes et tue l'initiative individuelle ainsi que la personnalité ». Nous ne partageons pas entièrement cette opinion et, malgré nous, reportons notre pensée vers ces grands bâtisseurs de l'Empire colonial français, à la fois guerriers et proconsuls : Gallieni, Marchand et surtout Lyautey. Notre jeune ami s'est sans aucun doute inspiré sur place. De là, son scepticisme justifié. « Rien de libre chez le militaire. Le courage est le plus souvent commandé et en fonction de l'alcool ingurgité. Pour acquérir le succès, faites du sport, beaucoup de sport. » Il y a là du vrai et du faux. Nous sommes heureux de signaler, après lui et comme modèle de sport passif, ce que le maréchal Pétain dit du spectacle familial d'un match de balle ronde au stade Pershing, à Paris, où trente joueurs font du sport activement pour cinquante mille spectateurs. La charge contre les militaires, à laquelle M. Baryre s'est consacré, est trop poussée, mais elle recèle une bonne part de vérité. Qu'on supprime par exemple les attrait du *mess* (cerce) des officiers, et nous mettrions notre tête sur le billot que la défense nationale perdrait les neuf-dixièmes de ses stratèges et de ses tacticiens. Outre la manœuvre hebdomadaire très bénigne, ces messieurs ventripotents se contentent trop pour

« La troisième République »

Le dernier ouvrage de M. Jacques Bainville. *La troisième République*, possède toutes les qualités susceptibles de séduire l'esprit du Français moderne, qui, malgré les crises du romantisme et du premier symbolisme, est resté profondément attaché aux traditions de clarté et d'ordre qui sont l'apanage du classicisme.

Bainville possède cet esprit, dont Pascal, Descartes et plus près de nous Fustel de Coulanges, sont les prototypes. Chez lui prédomine le sens critique, le goût de diviser pour mieux comprendre et, au besoin, de donner à l'histoire la forme d'une thèse. Le travail de laboratoire, d'incorporation et d'abstraction, prime chez les écrivains de cette sorte. Ils ne nous livrent leur travail que lorsqu'ils ne font plus qu'un avec lui, de telle sorte qu'ils donnent parfois une certaine impression de partialité.

La méthode de M. Bainville, diamétralement opposée à celle d'un Renan ou d'un Taine, expose l'histoire par larges synthèses. Le vaste appareil scientifique, citations, bibliographie, qui constituait jadis l'élément d'autorité des ouvrages historiques, est absent de *La troisième République*. Il faudrait être bien naïf pour croire que le fait qu'un auteur publie ses sources de documentation relative à une époque ajoute quelque chose à la crédibilité de son œuvre. La confiance que nous accordons à un auteur est moins motivée par l'exposé de sa documentation que par la valeur de son jugement.

Ceci est d'autant plus vrai dans le cas de M. Bainville que ses principaux livres traitent d'événements contemporains et que tous les documents, entre autres les comptes rendus des convents maçonniques, qui pourraient éclairer notre connaissance, n'ont pas encore été publiés.

Les querelles historiques sur des points secondaires resteront toujours étrangères au lecteur moyen. Pour l'historien, il importe moins, par exemple, de découvrir si Dreyfus avait réellement trahi, ce qui est une affaire de morale, que de déterminer le sens psychologique de cette crise du dreyfusisme qui, dépassant les individus, souleva une moitié de la France contre l'autre.

Faisant de l'histoire moderne, l'auteur de *La troisième République* s'est placé au-dessus de la mêlée. Il a évité de prendre parti dans les controverses comme celles qui furent occasionnées par l'affaire Dreyfus, le boulangisme ou l'affaire Caillaux, se bornant à la mise en lumière des faits dont il étudie les répercussions. L'histoire est ainsi transposée sur un plan plus intellectuel. La perspective s'étend. L'historien devient un philosophe, moins préoccupé de dramatiser les événements que de découvrir pourquoi et comment ceci est arrivé plutôt que cela.

L'histoire se sépare de l'érudition. Le travail de documentation est aujourd'hui confié à des secrétaires. L'ensemble de l'œuvre se dégage plus

facilement et l'histoire reprend sa fonction sociale d'enseignement.

L'histoire de *La troisième République*, c'est, plutôt que l'histoire du peuple français depuis 1870, celle de l'institution politique qui régit la France depuis cette date. Dans sa préface, M. Bainville se défend d'avoir tenté de composer un récit impartial. « L'impartialité, dit-il, c'est de rendre justice à chacun. Par le récit explicatif, on se propose de dire pourquoi ceci a été fait ou est arrivé plutôt que cela. »

L'auteur ne se propose pas de faire un simple récit. Il s'efforce d'interpréter l'enchaînement des faits et de leur arracher le secret de leur continuité.

« La troisième République, continue-t-il, présente un cas exceptionnel de conservation. Comment cela s'est-il fait ; quelles ont été les causes, quels ont été les éléments de cette longévité, à quoi est-elle due et à qui ? C'est à ces questions que notre récit essaie de répondre. »

Les trois éléments de la République, la constitution, le parlement et le peuple, sont étudiés en fonction d'abord les uns des autres, puis de l'évolution politique créée en 1875.

D'après M. Bainville, ce qui a permis de subsister à une République qui offre « la combinaison très rare de la démocratie et de la liberté », c'est que la constitution fut faite par les monarchistes et les conservateurs d'alors, les premiers obéissant à l'idée de redonner un jour un roi à la France parlementaire, les seconds voyant dans cette forme le maximum de république qu'on pouvait obtenir d'un parlement en majorité opposé à ce régime.

La République vécut parce que les monarchistes ne réussirent pas à se mettre d'accord et plus tard parce que Boulanger, qui eut l'occasion de la renverser, n'était pas un homme de caractère. Avec le temps, le parlement, de monarchiste et de conservateur qu'il était, évolua rapidement vers le centre républicain, puis vers la gauche et même l'extrême gauche. Cependant jusqu'à nos jours rien d'essentiel ne fut changé à la Constitution de 1875. Cet esprit de conservation, avec le miracle de l'abnégation des chefs de parti devant les dangers qui menaçaient la forme républicaine, a permis à la République de traverser trois crises particulièrement aiguës : l'affaire Dreyfus, l'affaire de Panama et la grande guerre. Les affaires Dreyfus et de Panama et plus récemment l'affaire Stavisky, sous le couvert de scandales politiques, sont le signe d'un malaise plus profond.

La dernière en date de ces crises a remis à l'ordre du jour la réforme de la constitution. On commence à s'apercevoir que ces trois crises accusent une carence de régime. La République devait, par définition, comporter une révolution sociale. Le parlement a changé, le peuple aussi, depuis 1875 ; seule la constitution est restée la même. Et comme conséquence la France, aujourd'hui, se voit accablée à la démagogie.

M. Bainville a sondé les forces et les faiblesses du régime. A la fin de son livre, on peut dire qu'il a rendu justice à chacun. Il ne s'est pas attardé aux individus. Les grandes figures de Thiers, de Grévy, de Gambetta ou de Clemenceau, c'est dans l'action qu'il les fait revivre. Elles n'en ressortent que plus lumineuses sur le fond sombre des événements.

L'historien est resté dans toutes ses considérations sur un plan qu'on pourrait qualifier de matérialiste. La mission de la France, sinon de la République, aurait dû, nous semble-t-il, dominer le récit. A aucun moment, nous n'avons l'impression que c'est de la France qu'il s'agit. M. Bainville subordonne tout à la République, comme à un être de pure raison. De même dans *l'Histoire de deux peuples*, il ne considérait les guerres de la France et de l'Allemagne que sur le plan naturaliste.

La troisième République n'est qu'un régime. Il n'en reste pas moins que le récit explicatif qui veut être complet ne saurait négliger, sous peine d'être taxé de matérialisme, les facteurs spirituels et moraux.

La même ignorance du spirituel se retrouvant dans *l'Histoire de France*, l'ouvrage capital de l'auteur, faut-il en conclure qu'elle relève d'un dualisme doctrinaire ?

Robert CHARBONNEAU

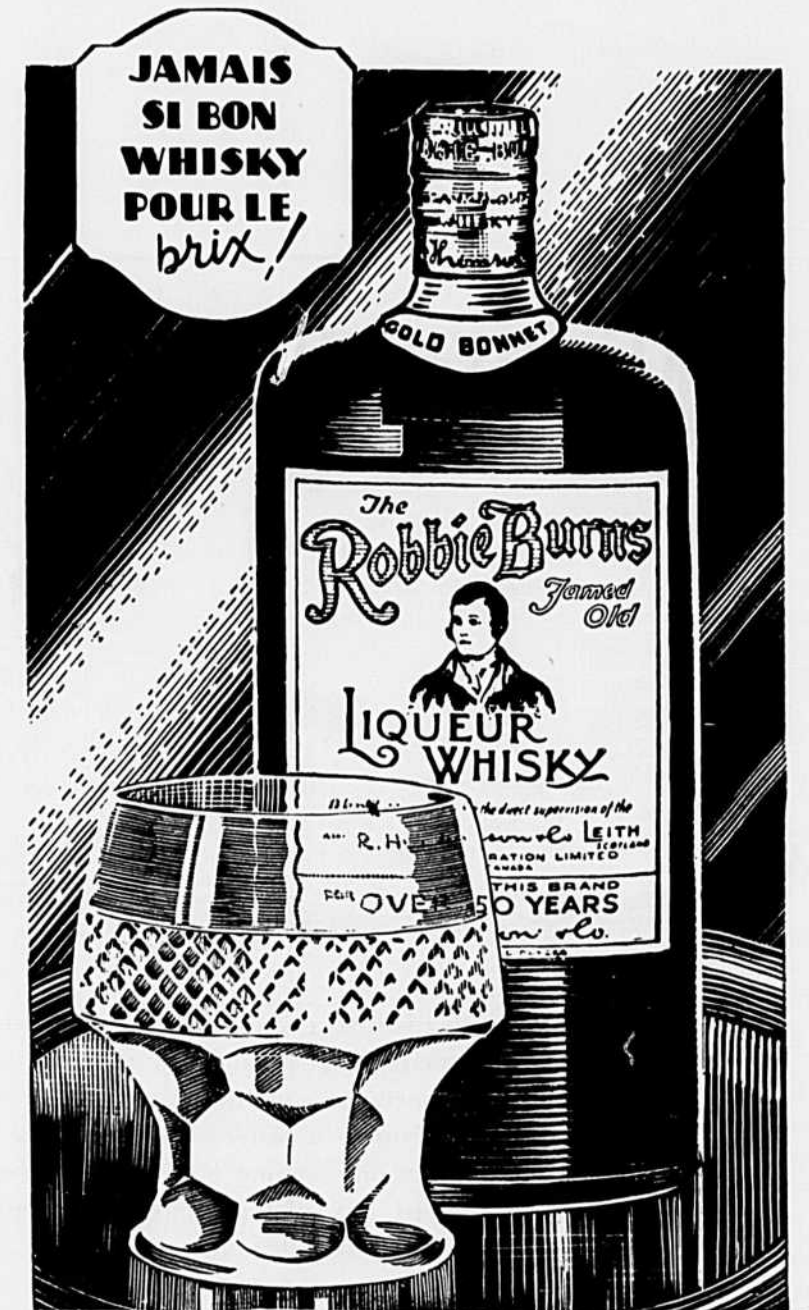
Les différentes façons d'écrire

Chez les anciens Grecs, après avoir écrit une ligne de droite à gauche, on commençait la suivante de gauche à droite, et ainsi de suite sans discontinuer les lignes. Plus tard, les Grecs écrivirent exclusivement de gauche à droite.

Les Chinois et les Japonais écrivent



de haut en bas ; mais les Chinois vont de droite à gauche et les Japonais de gauche à droite. Les Mexicains vont de bas en haut. L'hébreu, le chaldéen, le samaritan, le syrien, le turc, le persan, l'arabe, le tartare s'écrivent de droite à gauche, tandis que le latin, l'arménien, l'éthiopien, le géorgien, le servien, le slavons, et toutes les langues d'Europe s'écrivent de gauche à droite.



115 FLACON DE 13 ONCES 210 25 ONCES

Robbie Burns FAMEUX VIEUX WHISKY

Embouteillé et mélangé sous la surveillance directe des propriétaires, R. H. Thomson & Co., Limited, Leith, Ecosse, par Distillers Corporation, Limited, Montréal.

BIÈRE Frontenac Elle vous Plaira Certainement

Commandez tout simplement une douzaine de FRONTENAC WHITE CAP et vous recevrez la plus moelleuse, la plus savoureuse des bières.



White Cap

Jean-Robert BONNIER

La SCÈNE et L'ÉCRAN.

La crise du théâtre

Parler de la situation du théâtre à Montréal, c'est évoquer l'idée de cette gueule de monstre des mystères du Moyen Age, où s'engouffraient les damnés, bottés par une légion de diables ricaners, sous l'œil amusé de spectateurs inertes.

Donc, deux groupes de personnages: quelques artistes véritables dont les tentatives n'ont abouti qu'à un échec, et une armée de cabotins dont le nombre écrase les premiers, en présence d'un public qui semble attendre patiemment l'intervention de quelque *deus ex machina*. Le cabotin se rencontre dans les cercles professionnels, c'est chose connue, mais le cabotin-type, celui qu'on ne saurait imaginer sans l'avoir vu à l'œuvre, c'est l'Amateur, éternel mendiant de la bienveillance populaire, sous le fallacieux prétexte du « bon » théâtre.

Imaginez un bonhomme à peine lettré, qui à défaut d'expérience ne possède même pas au plus infime degré le goût naturel qu'on rencontre chez le bourgeois moyen, qui n'a jamais lu ni critiques ni pièces de théâtre, pas même un manuel élémentaire de diction, et vous avez le directeur-type d'un cercle d'amateurs. Avec sa troupe formée de copains doués du même sens artistique, cet individu bien intentionné, champion mal engueulé de la cause du « bon » théâtre, accapare les salles paroissiales et sèvre de mélodrames un public toujours désespérément nombreux.

Chez l'amateur pur, la question de moralité prime l'art: il fait œuvre pie. Chez le semi-professionnel, l'objectif est la recette. Avec cette nouvelle catégorie apparaît le commanditaire, commerçant de petite envergure, qui fait dans le théâtre comme dans tout autre négoce. Comme il ne connaît rien à l'art dramatique, il s'adjoint un directeur artistique. Jusqu'ici, rien d'anormal, mais comme notre financier apprécie le succès de sa troupe en espèces sonnantes, il a trouvé cette formule magique que bon gré mal gré le directeur devra appliquer: pour obtenir un rôle, les artistes devront vendre un nombre de billets plus ou moins considérable, selon que le rôle est plus ou moins en vedette. Nos artistes en herbe qui brûlent du désir de paraître en public font la tournée des amis et connaissances, et réussissent à remplir la salle de spectateurs sympathiques. Le spectacle est plus que médiocre, le directeur le sait et le regrette, mais à part ce grincement, tout le monde est content. Le commerçant a empoché, Mlle X. a joué, ses amis sont fiers de l'avoir applaudie, et puis on a conscience d'avoir fait concurrence au cinéma pornographique et au théâtre prévaricateur.

Il peut sembler oiseux de s'étendre si longuement sur un sujet qui en soi n'en vaut vraiment pas la peine, mais qui est devenu question d'actualité par la publicité que des journalistes de bonne foi accordent à ces pseudo-artistes, sans les avoir jamais vus à l'œuvre.

L'histoire du théâtre professionnel n'est guère plus réjouissante. On la connaît assez pour qu'il soit inutile d'entreprendre de l'exposer. Ici le mal prend sa source dans la pénurie de spectateurs, le théâtre amateur et le cinéma se divisant la part du lion.

En raison de leur petit nombre, les spectateurs demandent plus d'égards. Tout d'abord, il faut changer souvent de programme, sans que la qualité s'en ressentisse. Car il ne faut pas méconter beaucoup de spectateurs pour vider la salle! Cette situation très incommode n'est cependant pas désespérée. Une troupe d'artistes consciencieux, sous une direction ferme et habile, peut tenir le coup.

En ce qui concerne la dernière saison du Stella, les artistes n'étaient pas si mauvais, surtout ceux du dernier contingent, et on aurait pu avantageusement remplacer, à Montréal même, les quelques cabots qui réussissent à se maintenir en scène grâce à ce ne sait quel favoritisme. De son côté, le public ne marchandait pas sa sympathie, c'est un fait indéniable. Qui donc doit être tenu responsable de l'échec, sinon la direction? Le choix discuté du répertoire, la mauvaise distribution des rôles, une mise-en-scène de fortune, toutes ces lacunes qui ont amené la fermeture du théâtre, les acteurs n'en sont certes pas les premiers responsables. Et même lorsque les acteurs ne se donnaient pas la peine d'apprendre leur rôle, c'est toujours la direction qui l'on doit blâmer de n'avoir pas su montrer la fermeté nécessaire.

Le Stella fermé, ses habitués ont le choix entre une scène où l'on joue du mélo en cinq actes, des revues mensuelles très quelconques et les spectacles ridicules de nos amateurs. Et si vous n'êtes pas contents, allez, bonnes gens, au cinéma!

Puisque Montréal est la seule grande ville du monde qui puisse avouer un tel néant artistique, c'est que le défaut est à la base même. Il y a chez nous des artistes qui ont du talent, et le public n'est pas plus bête qu'un autre, mais il manque cette éducation de base qui, tout en formant nos artistes, achèverait de parfaire l'éducation du public. Plusieurs initiatives privées se sont essayées à former des acteurs, mais le manque de ressources matérielles, ainsi que le caractère un peu trop amateur de ces organisations, les ont empêchées de porter leurs fruits. Il ne reste plus qu'une alternative: le salut par l'Etat, une école subventionnée, qui eût une scène où joueraient ses diplômés et nos quelques boursiers d'Europe. L'intervention de l'Etat, la réputation des professeurs, le succès des élèves, auraient vite fait d'attirer et de retenir le public, qui ne serait pas lent à établir la comparaison entre les acteurs que l'école a formés et les cabotins amateurs ou professionnels qui infestent ordinairement nos quelques scènes. Et ce serait la mort du cabotinisme et de l'amateurisme.

Ce moyen, qui a si bien réussi pour la Musique et les Beaux-Arts, pourquoi ne réussirait-il pas dans le domaine du Théâtre?

Louis PELLAND

Un bienfaiteur de l'humanité

M. Emile Vuillermoz décerne ce titre très honorifique à M. André Praceski en récompense de ses efforts pour simplifier la notation musicale « dont la complexité actuelle est réellement paradoxale ».

Après s'être étendu longuement sur les méfaits de cette écriture anachronique qui ne s'adapte plus à la musique moderne qu'à l'aide de sept clefs, M. Vuillermoz conclut que cette « invraisemblable complication » nuit grandement à la lecture, et constitue un véritable tour de force même pour le musicien le plus averti.

Voici le remède proposé:

Pour faire rentrer toutes les notes de l'échelle musicale dans la zone moyenne de la portée, c'est-à-dire pour ne pas employer plus d'une ligne supplémentaire, cinq clefs suffisent. Mais, au lieu de modifier la position des notes en se servant des clefs d'ut et de fa, on emploiera uniquement la clef de sol. Cette clef, ornée d'un signe conventionnel — un ou deux chevrons, placés au-dessus ou au-dessous — indiquera une transposition d'une ou de deux octaves supérieures ou inférieures. D'un coup d'oeil, on déplacera le bloc de la gamme, au-dessus ou au-dessous de son graphisme normal, sans avoir à modifier la place des notes. Chaque son conservera pour toujours sa ligne ou son interligne. La clef unique, munie de cet ingénieux ascenseur, permettra de hausser ou de baisser d'un ou deux paliers, sans les débattre, toutes les notes de la gamme. Instrumentistes et lecteurs recevront ainsi satisfaction.

La parole est aux musiciens...



Le secret de Greta Garbo

Greta Garbo est une personne discutée, moins au sujet de son mérite artistique, qui, malgré de sérieuses concurrences, n'a jamais pu être diminué, qu'au sujet de son humeur sociale. Greta Garbo n'aime pas la société et son isolement a suscité bien des commentaires. Comme on ne savait rien, on a beaucoup imaginé. La vérité, quoique de caractère romanesque, est plus simple que toutes les aventures qu'on raconte. Greta Garbo s'est retirée de la vie parce que celui qu'elle aimait n'est plus.

Il y a eu deux hommes dans la vie de Greta Garbo, nous apprend M. Charles-A. Rickard dans l'hebdomadaire 1935. Tous deux l'aimaient; un seul en était aimé. Celui qui l'a aimée le premier était un camarade d'enfance du nom de Sigurd Narsen. Il l'eût peut-être épousée si un autre homme n'était venu la lui enlever pour en faire une vedette de cinéma. Cet homme était le metteur en scène Maurice Stiller, qui devint bientôt amoureux de sa protégée. Mais plus heureux que son rival, qui suivit les deux artistes jusqu'à Hollywood, il en fut aimé. Cet amour réciproque devait cependant mal tourner. Voici comment M. Rickard conte la chose:

Greta Garbo aimait alors, n'avait cessé d'aimer d'un amour romantique, le metteur en scène Maurice Stiller. C'était un grand artiste, un homme triste et passionné. La vie d'Hollywood lui déplaisait comme elle déplaît d'abord à Greta... qui ne la connaissait pas. Elle apprit à la connaître par l'intermédiaire d'un de ses partenaires: John Gilbert. Il était beau, ce jeune premier. Greta commit la folie de s'afficher avec lui en public. Maurice Stiller ne voulait

pas en voir davantage. Il s'exila, partit pour la Suède. Sigurd Narsen resta seul à Hollywood, assista jalousement à l'idylle Garbo-Gilbert.

Sigurd était employé au studio où tournait Gilbert et Garbo lorsque celle-ci reçut le télégramme qui devait bouleverser sa vie. Elle le lut sans trahir aucun sentiment, revint sans un mot se placer sur le « set » et acheva la scène commencée. Mais ni le lendemain, ni le surlendemain, ni pendant toute la semaine qui suivit, elle ne revint au studio. Les volets de sa maison étaient clos, ses domestiques avaient congé, le téléphone ne répondait pas. On connut la teneur du télégramme: il annonçait la mort de Maurice Stiller. Sigurd comprit alors le remords de Greta Garbo.

Elle le fit venir. Elle lui demanda de partir pour la Suède, le chargeant d'une mission que lui seul était capable de comprendre et d'exécuter... Curieuse mission, en vérité, pour un amoureux déçu: aller sur la tombe de Stiller... et prier. Il le fit avec ferveur. Il avait une sorte de sympathie pour Maurice Stiller, se sentant avec lui en communion de pensée. Parce que le metteur en scène avait été amoureux comme lui, malheureux comme lui et pour la même raison que lui, il présentait qu'il ne survivrait pas longtemps à son célèbre rival. Il ne se trompait pas. Il mourut en 1932.

La mort de « son fidèle Sigurd » émut Greta, qui, se sentant « l'instrument de la fatalité », s'enferma dans la solitude. La carrière de John Gilbert se trouva ruinée et Hollywood se mit à gloser.

Voilà toute l'histoire de l'énigmatique Greta Garbo.

Jean-Claude MARTIN

Deux documents

Les Américains ont été les premiers à exploiter sur une haute échelle l'invention du cinématographe silencieux, puis parlant. Si nos voisins ont le mérite d'avoir su atteindre la perfection technique, ils n'ont fait que réaliser l'idée d'un inventeur français.

C'est en 1895 que Louis Lumière inventa le cinématographe. A l'occasion du quarantième anniversaire de cette découverte, un journal italien publie une lettre d'Auguste Lumière qui établit définitivement que son frère Louis est bien l'inventeur du cinéma. Voici comment il raconte les faits:

Dans les courts loisirs que nous laissait la conduite de notre entreprise industrielle, nous avions alors abordé ce problème et j'avais, de mon côté, commencé à faire construire un dispositif conçu sur des bases dont je ne me rappelle plus le principe, lorsque, un certain matin, vers la fin de l'année 1894, je me rendis dans la chambre de mon frère qui, un peu souffrant, avait dû rester alité.

Il m'apprit que, ne dormant pas, il avait, dans le calme de la nuit, précisé les conditions à remplir pour atteindre le but cherché et imaginé un mécanisme capable de satisfaire à ces conditions. Il consistait, m'expliqua-t-il, à imprimer à un cadre porte-griffe, un mouvement alternatif, analogue comme fonctionnement à celui du pied-de-biche d'une machine à coudre, les griffes s'enfonçant au sommet de la course, dans des perforations pratiquées sur les bords de la pellicule devant porter l'image pour entraîner celle-ci, et se retirant au bas de cette course, laissant la pellicule immobile pendant la remontée du système d'entraînement.

Ce fut une révélation et je compris aussitôt que je n'avais qu'à abandonner la solution précaire à laquelle j'avais songé.

Mon frère, en une nuit, avait inventé le cinématographe.

Le cinéma parlant est une autre découverte française. Le document suivant que publie Comœdia est probant. C'est une lettre de Léon Gaumont:

Je pense vous intéresser, écrit-il, en vous adressant sous pli un extrait des comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences se rapportant à la présentation faite par M. J. Carpentier à la séance du 27 décembre 1910. Je vous ferai parvenir sous peu un retirage de l'article de F. Honoré, paru, avec photographies, dans l'illustration du 31 décembre 1910 se rapportant à cette présentation.

Je crois que cette présentation à l'Académie des Sciences, suivie de l'exploitation du cinéma parlant nous permet de revendiquer pour notre pays la paternité de cette grande industrie.

M. Gaumont exprime en terminant un regret que nous partageons:

Permettez-moi de vous dire combien il est profondément regrettable que les représentants officiels de l'industrie cinématographique française n'aient pas profité du récent congrès international de cinématographie tenu à Berlin, pour rappeler que les débuts du cinéma parlant ont eu lieu en France, et ce, au moment même où quelques-uns de nos compatriotes, pas ou peu au courant de notre industrie, semblent croire que le cinéma parlant est dû à nos amis américains.

Paul Dukas

Paul Dukas est mort. La presse musicale est unanime à apprécier le caractère de l'homme et la valeur de son œuvre, toute empreinte des qualités bien françaises d'ordre, de clarté, de mesure.

Dans un article que publie le TEMPS M. Henri Malherbe trace un vivant portrait du compositeur: « Le visage rond, pâle, orné d'une légère barbe blanche et fauve, les cheveux coupés courts, le regard étrangement clair, il n'affichait aucune prétention. Il ne voulait paraître qu'homme d'esprit et de goût. Pourtant jusque dans les conversations banales, il avait le secret d'émouvoir les cœurs et d'élever les esprits. »

L'œuvre de Paul Dukas est peu considérable quant à la quantité, mais chacune des compositions qu'il accepta de publier est d'une qualité rare. Avec une cantate, *Vellèda*, il obtint un second grand prix de Rome. En 1892, trois ans après sa sortie du Conservatoire, les Concerts Lamoureux jouèrent son *Ouverture de Polyeucte*. Ce n'est qu'après cinq autres années de travail qu'il produisit sa première grande partition, la *Symphonie en ut*. La même année il fit jouer l'*Apprenti Sorcier*. A ces deux pièces s'ajoutent deux morceaux pour piano: *Sonate en mi bémol* et *Variations sur un thème de Rameau*; un opéra: *Ariane et Barbe-Bleue*; un poème dansé: *La Péri*; quatre pièces de circonstance: *Prélude élégiaque sur le nom de Haydn*, le *Tombeau de Claude Debussy*, la *Vilanelle* et le *Poème de Ronsard*.

Avant de se consacrer entièrement à la musique, Paul Dukas fit ses études classiques. C'est sans doute à cette formation qu'il doit en partie la haute culture générale que ses amis et ses élèves savaient reconnaître en lui et que l'on retrouve dans son œuvre. Les leçons qu'il reçut au Conservatoire ne l'attirèrent nullement dans les querelles d'écoles. Eloigné des clans, il n'accepta des influences reçues que ce qui lui paraissait propre à enrichir sa personnalité sans la déformer. Cette indépendance, née de sa probité, est le signe sous lequel se déroula chaque étape de sa carrière.

Travailleur infatigable, l'auteur de la *Symphonie en ut* ne s'avouait jamais satisfait de son travail. Il ne cessait de remodeler sa pièce et ne se résignait à la présenter au public que lorsqu'il la jugeait parfaite.

C'est ainsi que l'*Ouverture du Roi Lear* et l'*Ouverture de Goetz de Berlichingen* restèrent toujours dans ses cartons, de même que deux grandes partitions: *Horn et Remenhild* et *L'Arbre de la science*.

Rien d'étonnant que cet artiste, naturellement doué et doublé d'un travailleur aussi consciencieux, ait produit

une œuvre d'un équilibre aussi parfait que l'*Apprenti Sorcier*.

Quelque temps après avoir terminé ses études au Conservatoire, Paul Dukas prend contact avec la Société Nationale et la Schola. Là il subit ou plutôt il accepte l'influence de maîtres dont il sait subir l'ascendant sans cesser d'être personnel. C'est alors qu'il prend conscience de lui-même et tend à réaliser la formule que son génie lui a dictée et qui sera un heureux mélange de classicisme et de modernisme. Classiques par leur équilibre et leur forte structure, ses œuvres s'apparentent à la musique moderne par le pittoresque, l'humour, le brio qui les animent.

Il fut aussi un éducateur dans tout le sens du mot. Très intelligent, il savait discerner les véritables talents et mettait toute sa science à leur service avec un tact, une générosité que chacun d'entre eux sut reconnaître. Son enseignement dépassa le cadre des cours. Par la voix des journaux, il força le grand public à comprendre et à aimer les musiciens qu'il admirait. Jamais dans ses écrits il n'était question de lui-même, mais seulement de ses amis dont le public n'avait pas su apprécier la valeur, Debussy en particulier.

Le public canadien connaît peu le grand compositeur. Nous sommes forcés de le juger par le seul *Apprenti Sorcier*, œuvre significative qui unit l'équilibre et le pittoresque. Mais les regrets très sincères qui se sont exprimés spontanément à sa mort et les éloges sans restriction que l'on accorde à son œuvre nous font souhaiter de l'applaudir à un prochain Concert Symphonique.

L. P.

France Film
PRÉSENTE

Un chef-d'œuvre de portée mondiale

NAPOLÉON

Bonaparte

La vie du Corse aux cheveux plats. De sa naissance jusqu'à Waterloo

La reconstitution historique la plus fidèle jamais réussie encore

Des centaines de vedettes
Des milliers de figurants

Commençant demain au
CINÉMA DE PARIS

À NEW-YORK • PHILADELPHIE • BALTIMORE • WASHINGTON

Le WASHINGTONIAN
service direct à
NEW-YORK et WASHINGTON
Arrivez à New-York de bonne heure... à 7.48 A.M. ... et assurez-vous une nuit entière de sommeil et un service direct. Tout le confort des wagons-lits Pullman, avec cabines et chambrettes. Petit déjeuner dans le wagon-restaurant. Wagon du type club. Arrêts à Hartford et à New-Haven. Correspondances commodées pour Atlantic City, la Floride et toutes les stations du sud.

Pour renseignements, billets et location de couchettes, adressez-vous à la gare Bonaventure ou au bureau du Canadien National, 384 ouest, rue Saint-Jacques, M.A. 4731.

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

Départ de la gare Bonaventure Tous les soirs

L'horaire est basé sur l'heure solaire

30

France Film
PRÉSENTE

Une reconstitution dramatique de la révolution russe

Volga en Flammes

avec

Albert Préjean

et le fameux acteur

INKIJINOFF

DANIELLE DARRIEUX RAYMOND ROULEAU

En programme double

avec

VOTRE SOURIRE

Une piquante comédie de mœurs

avec

VICTOR BOUCHER MARIE GLORY

Commençant demain au

SAINT-DENIS

CHEZ STIEN 505 est, rue Dorchester

Ses déjeuners et ses dîners Spécialité de fins gâteaux
Téléphones: PLateau 0704 et HArbour 0746

Solidarité

Pratiquons l'économie, qui consiste à tirer le meilleur parti de toute chose. Déposons nos épargnes dans une grande institution de crédit, qui prête une large part de ses ressources à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups: notre capital d'épargne sera en sûreté et nous rapporterons des intérêts, et il alimentera l'activité économique dont tout le monde profite.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE



TRUST GENERAL DU CANADA

Conseil d'administration

L'hon. J. M. Wilson, président
L'hon. D. O. L'Esperance, vice-président
BEAUDRY LEMAN, vice-président

L. J. Adjutor Amyot
Joseph Beaubien
L. E. Beaulieu, C.R.
A. N. Drolet
Sir J. Geo. Garneau
Ernest Guimont, C.R.
Mendoza Langlois
Ch. Laurendeau, C.R.

L'hon. J. Nicol, C.R.
L'hon. J. E. Perrault, C.R.
L'hon. Donat Raymond
Leo G. Ryan
L'hon. Geo. A. Simard
C. E. Taschereau, N.P.
Arthur Terroux

RENÉ MORIN, directeur-général

CAPITAL
versé

\$1,105,000

Biens administrés,
plus de
\$42,000,000.00

112, ouest, rue St-Jacques
MONTREAL

71, rue St-Pierre
QUEBEC



L'ÉPARGNE, gage de succès futur

Les parents avisés enseignent tôt à leurs enfants l'inappréciable leçon de l'épargne, car l'enfant est une cire malléable qui reçoit toutes les empreintes. Celui à qui on aura inculqué tous les avantages de l'épargne méthodique sera en mesure de résoudre plus tard les problèmes difficiles qu'il affrontera.

Enseignez à vos enfants à utiliser
notre petite banque à domicile,
qui revêt la forme d'un livre.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Pourquoi attendre

Dans l'industrie, on pourvoit à la rénovation ou au remplacement de la machinerie au moyen d'un fonds d'amortissement approprié. Vous devez en agir de la même façon pour assurer votre retraite ainsi que le prolongement de votre vie.



The DOMINION LIFE
ASSURANCE COMPANY

PAUL BABY GERANT
EMILE DAoust, A.J. PINARD,
GERANTS ADJOINTS

A la défense des économistes

Cette section du nouvel hebdomadaire LA RENAISSANCE devant être consacrée aux questions économiques et chaque semaine apporter à ses lecteurs, sous des noms différents, des éclaircissements sur les grandes questions qui passionnent l'humanité en ce moment, il peut être opportun, en cet article liminaire, de se demander ce que c'est qu'un économiste et d'apporter ainsi quelques précisions sur la place que de tels êtres occupent dans l'échelle sociale et ce que vaut leur science.

Peu d'hommes ont été plus vilipendés que les économistes, depuis 1929. A vrai dire, ce n'est que depuis la guerre qu'on s'est occupé d'eux et la plupart du temps pour ridiculiser leurs prévisions prétendues inexactes. Jusque là, la masse des gens les ignorait totalement. Seuls les initiés recouraient à leurs lumières et croyaient en la vérité et la solidité de leur science. Comme le malade qui ne consulte le médecin que lorsqu'il est trop tard, l'humanité, en présence du danger de ruine et prête à choir dans l'abîme qu'elle s'est creusé, se porte vers les économistes. Elle réclame d'eux le salut, après avoir méprisé et ignoré tous leurs avis. N'est-ce pas pour le moins illogique? Certaines personnes d'ailleurs ne vont-elles pas beaucoup plus loin encore en proclamant que l'économie politique a failli, qu'elle n'est pas une science, que toutes ses lois sont controuvées et que les événements se chargent constamment de faire éclater au grand jour la fausseté des doctrines économiques.

Simple manque de jugement ou mauvaise interprétation de ces lois. Jusqu'à présent, je ne sais pas qu'une seule loi économique ait été mise en défaut, depuis la grande et inéluctable loi de l'offre et de la demande, jusqu'aux lois plus compliquées qui régissent l'usage de la monnaie, du crédit, etc. Toutes restent vraies, même si aujourd'hui, à cause des errements des hommes, les événements paraissent leur donner tort. La raison de cette anomalie, il faut la trouver dans le fait que, pour se tirer du pétrin, les hommes, dans tous les pays, ont voulu les ignorer. Ils ont pris des mesures qu'ils croyaient d'ordre public, sans apercevoir les graves conséquences qui pouvaient en résulter dans d'autres domaines.

Et puis enfin, comme Boileau qui appelait «un chat un chat et Rollin un fripon», disons aussi que tous ceux qui se sont depuis quelques années mêlés de régler d'importantes questions économiques sont souvent fort loin de posséder les connaissances requises à cette fin. Comme les stratèges en chambre du temps de guerre, les économistes amateurs foisonnent à l'envi, partout dans

le monde. Un écrivain belge parlant récemment de cette même question classait les économistes en trois catégories:

- 1) les économistes de la chaire — c'est-à-dire ceux qui enseignent l'économie politique;
- 2) les économistes en chambre — catégorie souvent non moins académique que la précédente, bien que l'enseignement ne lui incombe pas;
- 3) les économistes d'estaminet — catégorie comprenant tout le reste de la confrérie. Ce sont ceux qui disent: «Si on nous laissait faire, les choses ne tourneraient pas si mal aujourd'hui».

Evidemment, en ce domaine spécial, c'est l'amateur qui triomphe du professionnel. Et c'est précisément cet excès d'amateurisme qui a fini par jeter le discrédit sur toute la corporation des économistes. En certains pays, notamment sur ce continent, un trop grand nombre d'économistes amateurs, ou simplement opportunistes, ont voulu commercialiser leurs connaissances, souvent trop rudimentaires. Ils se sont mis à prodiguer conseils et opinions, accumulant pronostic sur pronostic. Ne pouvant diriger les événements ni régler le rythme catastrophique des déconfortures qui ont suivi le dégonflement de 1929, leurs prévisions se sont si souvent trouvées fausses, que le public leur a retiré sa confiance. Il englobe malheureusement dans la même réprobation les économistes sérieux qui se sont contentés d'interpréter les faits économiques et d'en dégager des solutions possibles aux graves problèmes qui préoccupent le monde.

Je souhaite que cette rubrique permette à nos économistes canadiens — les vrais, pas les amateurs — d'exprimer avec sincérité et impartialité les idées que peuvent leur suggérer les divers aspects du désordre économique actuel et d'en indiquer les remèdes qu'ils croient les meilleurs.

Ce sera pour eux un excellent moyen de servir à la fois la science économique et leur patrie. Ils contribueront de plus à réhabiliter, aux yeux de tous, l'économie politique elle-même, au nom de laquelle, depuis quelques années, se sont colportées et même imprimées tant de sottises!

Henry LAUREYS

Directeur de l'Ecole
des Hautes Etudes
Commerciales de Montréal.

1 M. Moisseur: Discours aux économistes.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

Les titres de premier ordre

Le mois de juin a été caractérisé par une reprise sensible d'un groupe de valeurs de bon rapport, dans les industries dont les recettes sont toujours satisfaisantes. Le marché dispose de capitaux très considérables qui cherchent à se placer dans des titres offrant le maximum de garantie mais qui négligent visiblement les titres spéculatifs. Il n'est question actuellement que de se procurer des revenus raisonnables sous forme de dividendes tout en protégeant ces capitaux par une sélection intelligente des titres à acheter. C'est ainsi que les achats portent surtout sur des valeurs comme Montreal Breweries, Steel of Canada, Imperial Oil, International Nickel et Building Products A. Toutes ces actions sont cotées actuellement aux environs des maxima atteints depuis 1930.

On ne peut voir là aucune manœuvre spéculative. A l'heure actuelle ces titres font office de valeurs de tout repos. On ne peut expliquer leur hausse remarquable que par les dividendes qu'ils distribuent. A l'heure actuelle, il est en effet extrêmement difficile de trouver des obligations de tout repos qui donnent encore du 4%. Quant aux dépôts de banque, c'est à peine si l'on peut en sortir du 2%. Il en résulte un mouvement d'achat d'actions ordinaires où il est encore possible d'obtenir des rendements de 4 et 5% et même, dans certains cas, de 6%. Dans les environs de 36, National Breweries donne un dividende de 4½% et la situation financière de la compagnie est excellente. Ses recettes sont restées stables en dépit de la crise générale. Cette année les résultats financiers sont même supérieurs à ceux de l'exercice précédent. Le dividende de \$1.60 a été couvert chaque année et en 1934 la compagnie disposait de \$1.95 par action. Tout ceci pour expliquer la situation, sinon pour recommander ce titre.

Le mouvement d'achat

Il est extrêmement rare qu'une valeur monopolise longtemps l'attention du marché. L'avance enregistrée sur les actions mentionnées plus haut permet de se rendre compte que d'autres valeurs négligées sont actuellement à des niveaux intéressants. Les gens qui cherchent surtout la sécurité ne peuvent eux-mêmes se payer le luxe d'acheter à des prix trop élevés. Ils cherchent automatiquement des valeurs qui combinent à la fois des dividendes raisonnables et des possibilités d'avenir. On voit, par exemple, Montreal Power qui, à 29, donne un peu plus de 5%. Il y a évidemment des raisons pour lesquelles le titre n'a pas suivi la hausse à laquelle on aurait pu s'attendre. La situation politique influe considérablement sur tout le groupe des titres de services publics. Il est possible et même probable que les recettes de 1935 ne dépasseront pas celles de \$1.78 de 1934. La production de gaz et d'électricité est même un peu inférieure à celle de l'année précédente. Cependant certains indices font croire que l'on assistera sous peu à une légère reprise. En deux mots, on peut espérer une augmentation des recettes de Montreal Power au cours des mois qui vont suivre. Les actions ordinaires de cette compagnie présentent des possibilités d'amélioration.

Le point de vue spéculatif

Les spéculateurs ne sont certes pas favorisés par la situation actuelle du marché. Pourtant, les mouvements qui se dessinent sur la place de New-York font espérer que la Bourse de Montréal participera elle aussi de ce mouvement de reprise spéculative sur les valeurs. Il ne faut pourtant pas s'attendre à un boom, étant donné l'incertitude politique qui règne actuellement au Canada. D'autre part, l'évolution américaine permet de croire que l'orientation des affaires est plutôt di-

rigée vers l'orthodoxie financière, maintenant que les expériences quasi socialistes sont définitivement condamnées par le jugement de la Cour Suprême des Etats-Unis.

Les affaires

Lentement mais sûrement les affaires reprennent au Canada. C'est surtout dans le domaine de l'exportation qu'il faut s'attendre à une amélioration encore plus marquée. Mais celle-ci a peu de chance d'être immédiate.

Le marché de New-York

Wall Street améliore chaque jour sa position. Si le mouvement n'est pas encore à son maximum il est cependant suffisamment marqué pour permettre de déduire qu'il existe une quantité considérable de capitaux disponibles. Au cours des dix derniers jours tous les groupes inscrits à New-York ont atteints, d'après l'index Dow-Jones, de nouveaux hauts depuis mars. La position technique du marché est également satisfaisante puisque les achats ont surtout lieu au comptant.

La conclusion qui s'impose est que le marché est à la veille d'une reprise intéressante, mais qu'il est absolument indispensable de sélectionner plus que jamais la composition de son portefeuille. Nous nous ferons un plaisir d'ouvrir une rubrique de questions et de réponses aux lecteurs qui s'intéresseraient au marché. Nous ne nous occuperons que des valeurs cotées sur les Bourses principales et nous répondrons à toute lettre signée et portant l'adresse de notre correspondant.

AUGUR

L'évolution des Dominions

Deux points importants du statut politique des Dominions britanniques viennent d'être précisés par les récentes décisions de deux corps publics d'Angleterre. La première de ces décisions, rendue par la Commission conjointe de la Chambre des lords et de la Chambre des députés, délimite la juridiction du Parlement britannique advenant le cas où une province voudrait se séparer du Dominion dont elle fait partie. Or cette décision affirme que la juridiction du Parlement britannique en cette matière est nulle et que la question doit être réglée par le Dominion seul. Le jugement de la Commission avait été rendu à propos de la menace de sécession proférée par l'Australie occidentale, mais il vaut pour tous les Dominions.

La seconde décision est un arrêt de la Chambre judiciaire du Conseil privé portant sur le droit qu'ont les citoyens des Dominions d'en appeler à cette même Chambre. Or cette décision maintient la validité des lois « coloniales » supprimant le droit d'appel au Conseil Privé. Il y a quelques années, le parlement fédéral canadien adopta une loi abolissant le droit d'appel au Conseil privé en matière criminelle. La constitutionnalité de cette loi avait été mise en doute par la requête des cinq compagnies faisant le commerce du charbon que la Cour supérieure, puis la Cour du Banc du Roi, avaient trouvés coupables d'avoir formé un monopole. Une décision semblable a été rendue dans le cas de l'Irlande, touchant les matières tant civiles que criminelles.

Constatons d'abord que ces décisions favorisent une plus grande autonomie des Dominions, de même que les faits qui les ont appelées manifestent de la part des « possessions » britanniques un plus grand désir d'indépendance et, dans certains cas, une ferme détermination de l'obtenir. Il convient en outre de signaler la portée que peut avoir, au Canada en particulier, à cause du caractère bi-ethnique de la population, la décision ayant trait à la sécession des provinces. Cette première décision rappelle notamment que le pacte fédératif canadien est un contrat multilatéral, qui ne peut être annulé sans le consentement des parties contractantes.

La seconde décision est intéressante en ce qu'elle aura sans doute pour effet de rendre l'administration de la justice plus expéditive, chose nullement négligeable. Au Canada, le droit d'appel en matière civile est maintenu, mais l'important, c'est que le principe de l'abolition de ces appels soit reconnu. Il appartient aux provinces, à qui il revient de légiférer en matière civile, d'imiter le précédent créé par le gouvernement fédéral.

Jean-Claude MARTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Croisière du

m. Lafayette

QUÉBEC
NEW-YORK



4 jours

de vie saine, libre et gaie.
Occasion exceptionnelle
d'admirer les beautés scéniques
du majestueux St. Laurent
dans une ambiance de confort
et d'agrément. Danse, natation,
tennis à bord. S'inscrire dès
maintenant.

Renseignements auprès des
agences de tourisme, ou de

Ligne Française
1196, Phillips Place - Montréal - MA 2361.

Société d'Administration et de Fiducie

fondée en 1902

Administration de successions
Gérance d'immeubles
et de fortunes privées
Garde et gestion de portefeuilles
Assurance-feu, vol, automobiles

VOUTES de SURETE

Siège social: MONTREAL

Immeuble du Crédit Foncier
Franco-Canadien

5 est, rue Saint-Jacques

AGENCES:

Québec - Winnipeg - Régina
Edmonton - Vancouver



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.

(r)

La vie économique

Enrichissez-vous !

On a maintes fois répété aux Canadiens - Français : Enrichissez-vous ! et vous assurerez ainsi l'existence de votre groupe ethnique. Or, pour un peuple, je ne connais pas de moyen plus rapide et plus efficace de s'enrichir que la conquête du pouvoir politique. Au Canada comme dans la plupart des pays, est puissant... et riche le groupe plus nombreux ou plus habile qui détient le pouvoir.

Assurément, l'œuvre de restauration économique exigera de notre peuple un minimum d'initiative et d'activité que, Dieu merci ! nous avons. Cependant, outre que l'égalité politique avec nos concitoyens anglais est indispensable à notre peuple pour qu'il tire tout le profit de son effort dans le domaine économique, je soutiendrai que le relèvement économique des nôtres ne saurait plus vite

et mieux s'opérer que par l'exercice d'une suprématie politique à laquelle ils ont droit de prétendre, du moins en notre province.

On n'a pas tort d'interpréter le conseil de nos hommes publics, « Enrichissez-vous ! », comme une invitation à fonder des industries, petites ou grandes, et à faire le commerce. C'est la méthode qui, en notre province comme ailleurs, a réussi au peuple juif. A cet égard, orienter la jeunesse canadienne-française vers les carrières techniques est en soi excellent. Il serait injuste néanmoins de reprocher à nos bacheliers, satisfaits ou non, leur peu d'empressement, au gré de certaines personnes nanties d'une situation bien rétribuée, à s'inscrire à nos écoles, où se fabriquent en série des ingénieurs et des comptables voués pour la plupart au chômage : entre 25 et 40 ans, l'homme ne se nourrit point de formules mathématiques, d'examen et de diplômes.

N'imputons pas seulement à la crise le chômage de nos techniciens, et la pénible situation qui souvent leur est faite. Depuis des années, la Ville de Montréal, la Montreal Light Heat and Power et plusieurs grandes administrations recrutent autant d'ingénieurs qu'ils veulent à un traitement médiocre. Pour de multiples raisons il n'est pas donné à tous les ingénieurs de fonder une entreprise, ni à tous les comptables d'ouvrir même un restaurant ; la moitié, disons, de nos techniciens doivent offrir leurs services. Or, quels sont, en notre province, les industriels et les commerçants ? Sur tout des Anglo-Canadiens et des Américains qui, en l'absence d'un compatriote, emploient un Canadien-Français dont, pour souvent, ils exigent trois fois plus de mérite et de talent qu'il n'est besoin pour gagner ailleurs un traitement double. Ce ne sont pas les techniciens qui manquent à l'industrie et au commerce canadiens-français, mais les capitaux nécessaires pour croître et prospérer.

Comment les Anglo-Canadiens se sont-ils enrichis ? Je n'entends guère les déprécier et me hâte de reconnaître leur hardiesse et leur habileté en affaires ; en toute justice pour les Canadiens-Français, il faut toutefois ajouter que la politique a constamment et abondamment servi nos concitoyens anglais. Ceux-ci, pendant les cent années qui suivirent la Conquête, grâce à la demi-complicité du gouvernement, monopolisèrent le commerce extérieur. Papineau atteignait les loyalistes au point sensible en prêchant le boycottage des marchandises anglaises. Le gouverneur Milne et ses pareils, qui se souciaient de la colonisation du pays comme de leur première chemise, firent la tor-

Les finances publiques

M. Bennett et le crédit du pays

A son retour de Londres, M. Bennett a dit aux journalistes que le crédit du pays était fort compromis, détruit même, en particulier sur la place de Londres. Le premier-ministre du Canada a dû lancer là-bas quelques ballons d'essai pour voir quel accueil feraient les financiers de la Cité à un emprunt canadien. Les difficultés et les objections durent pleuvoir sur M. Bennett, pour qu'il annonçât d'aussi dramatique façon la destruction du crédit du pays. Donnant raison à bien d'autres avant lui, il n'a pas hésité à aller aux causes du mal. Il ne s'est pas gêné, heureusement, pour dire les choses telles qu'elles sont, ni pour montrer les conséquences désastreuses de la politique municipale de M. Greer et de la répudiation des contrats de l'Hydro ontarienne.

Il ne faut pas trop prendre au tragique la déclaration de M. Bennett. Tout n'est pas perdu, heureusement. Que M. McGeer abandonne sa rossinante ! MM. Hepburn et Ræbuck n'ont, de leur côté, qu'à faire ce qui doit être fait : négocier avec les compagnies québécoises d'énergie électrique pour obtenir des rajustements de contrats qui, pour indispensables qu'ils soient, n'en correspondent pas moins à une répudiation pure et simple de contrats librement signés.

tune de spéculateurs et de marchands de bois anglais en leur accordant sans réserves les plus belles concessions de la province. Jusqu'au milieu du siècle dernier, à peine y eut-il quelques fonctionnaires canadiens-français, la plupart concierges ou huissiers, les loyalistes se partageaient les bons fromages, cumulant parfois plusieurs fonctions toutes « honnêtement » rétribuées. La banque et les chemins de fer ont achevé la fortune des Anglo-Canadiens, et consacré notre infériorité économique.

L'Etat moderne s'approprie sans cesse de nouveaux pouvoirs. C'est à croire que nous revenons à la conception romaine de la Cité. Le christianisme, en prêtant à l'homme une dignité inconnue auparavant, tendit dès son apparition à l'affaiblissement de l'Etat. Les Barbares complétèrent l'œuvre de désagrégation commencée par l'Eglise. A mesure que le libre-examen et le matérialisme ont amoindri le prestige du catholicisme et de la pure tradition chrétienne, l'Etat a repris son antique ascendant. Aux applaudissements de certains philosophes et d'une foule généralement peu éclairée, les politiciens multiplient les interventions de l'Etat dans tous les domaines, surtout dans l'économie, où pourtant l'incompétence de nos improvisateurs s'accuse plus nettement. Cependant, si la politique s'attribue trop de fonctions, à plus forte raison s'il en est ainsi, les Canadiens-Français ont le devoir, à Québec, de s'emparer des premières places et de s'y maintenir, et à Ottawa, d'augmenter sans limite leur influence.

Inutile de rappeler l'humiliation infligée au peuple canadien-français par le gouvernement Bennett lors du vote sur la monnaie bilingue, et la cuisante leçon de morale qu'au sujet des loteries le gouvernement de Québec a reçue de députés fédéraux à la conscience ultra-délicate. Demandons-nous pourquoi la province de Québec manque de chemins de fer ; pourquoi M. Gordon se moque du plan Vautrin et de la colonisation ; pourquoi le chenal du Saint-Laurent et le port de Montréal sont négligés ; pourquoi les pêcheries québécoises sont deux fois moins prospères, toutes proportions gardées, que celles du Nouveau-Brunswick ou de la Colombie britannique. Voilà qui peut nous édifier sur l'influence des Canadiens-Français à Ottawa, et pourtant ce n'est pas tout... C'est là que nous devrions tourner les yeux. A Québec, notre situation est meilleure, mais où sont les libertés provinciales d'antan ?...

Nous accablons la partisanerie politique de tous les péchés d'Israël, sans tenir compte qu'elle est liée à la démocratie et, plus spécialement, au parlementarisme anglais. Ce qui la rend désastreuse en notre province plus qu'ailleurs au Canada, c'est l'inaptitude de notre peuple à s'en servir pour le bien général, c'est aussi la corruption et l'ignorance infectes d'une trop grande partie du corps électoral, c'est enfin l'avachissement et le manque de culture de la plu-

A qui appartient le Canada ?

M. Stevens, dont on connaît le caractère bouillant, appelle la vindicte publique sur les douze hommes qui, d'après lui, tiennent le Canada dans leurs mains.

M. Cahan dit exactement le contraire dans son éloge récent du petit épargnant. La démonstration du ministre est plus convaincante, moins passionnée, que celle de son collègue M. Stevens. Il y a tout de même ceci de curieux : les chiffres des deux contradicteurs se complètent. M. Stevens prétend que 10 milliards de dollars environ, soit la moitié de l'avoir national, sont aux mains des douze hommes dont il menace, puerilement, de dire les noms. M. Cahan, de son côté, affirme que le Canadien moyen détient tout près de 10 milliards en dépôts bancaires et en valeurs de toute sorte. Qui dit vrai de M. Cahan ou de M. Stevens ? Insistons tout de suite sur la difficulté qu'il y a à rendre convaincants et sûrs de pareils calculs. Il n'est pas facile de déterminer la richesse d'un pays et la part du revenu national, exprimé en monnaie, qui revient à chacun. En pareille matière, de bons mathématiciens, doublés d'économistes, n'arriveront jamais aux mêmes résultats. A quoi rimont des discussions comme celles de MM. Cahan et Stevens ? Un troisième contradicteur ne devrait-il pas entrer dans la discussion et dire aux deux

part de nos cent dix défenseurs. En face de cette tâche gigantesque, instruire le corps électoral et redresser la colonne vertébrale des partisans, certains croient plus facile, pour le peuple canadien-français, de pénétrer dans la politique par le canal de l'économie, — aux jours lointains où nous serons riches ! Comment ne pas voir que l'insurmontable obstacle à la complète restauration économique de nos résidents précisément dans leur insuffisance politique ?

Enrichissez-vous ! Il faudrait approfondir le sens d'une formule oratoire si commode. Le peuple canadien-français ne demande pas mieux que de suivre un tel conseil, que ne lui indiquez-vous quelques moyens de le faire ? Est-ce à dire, d'autre part, que la seule richesse consiste en l'accumulation de dollars ? Des traditions, des lois saines, des mœurs propres, du caractère, autant de biens qui, pour un peuple, valent un eldorado. Les arts, autre richesse qu'il ne faut guère dédaigner. La politique a pour mission de compléter la tradition au moyen de lois ; de plus, les gouvernements modernes, avec raison, favorisent les arts et les sciences. De quelque côté qu'on envisage la suggestion de nos hommes publics, nous devons l'interpréter comme une invite à accroître notre influence politique, car c'est elle qui, en fin de compte, fait les peuples riches, et, pour une large part, les peuples grands.

Dollard DANSEREAU

premiers que ce ne sont ni les gros financiers ni les petits épargnants qui mènent le pays, mais bien, au contraire, les milliers de politiciens de nos dix parlements et de nos innombrables municipalités.

Le prêt à l'agriculture

L'Etat fédéral a 80 millions de dollars à prêter aux cultivateurs du pays. L'Office Central du prêt agricole n'a donc prêté aux travailleurs de la terre, depuis 1927, qu'environ dix millions de dollars. Voilà qui est bien peu, car la dette de l'agriculture dépassait, en 1931, le demi-milliard. Et ces quatre vingt millions ne sont-ils pas la goutte d'eau dans la mer ? Tant que l'Etat ne prendra pas entièrement à sa charge, comme en Russie soviétique, tout le crédit agricole, les cultivateurs canadiens attendront encore longtemps une solution raisonnable du grave problème de leur endettement, si considérable dans l'Ouest du Canada surtout. Ottawa, qui n'est pas encore Moscou, n'a trouvé jusqu'ici, pour restaurer le crédit agricole, que la loi malhonête qui permet aux cultivateurs de ne pas payer leurs dettes. C'est l'épargnant qui a fait jusqu'à maintenant les frais de cette opération de haute politique... électorale qu'est la loi sur la liquidation des dettes agricoles. Pour n'être plus dindonné et dupé, l'épargnant, qui est souvent un ancien cultivateur, ne veut plus entendre parler de prêter son argent. L'agriculteur canadien n'a plus à sa disposition que les capitaux offerts par l'Etat. Et ces capitaux étatisés, qui viennent de la poche du contribuable, ne dégèlent pas vite : 10 millions en huit ans, c'est bien peu. Cela prouve, hors de tout doute, que le crédit individuel, personnel, non étatisé, est encore le plus sain. Mais il faut bien se garder de l'effrayer ou d'en provoquer la disparition par des lois d'exception, toutes anti-économiques et antisociales.

La reprise

La Fédération des industries britanniques vient de publier sur le commerce international un mémoire qui n'a rien d'optimiste. On prévoit une situation économique et financière plus confuse que jamais pour les prochains mois. Au Canada, les indices économiques sont plus rassurants pour l'ensemble des échanges, à l'intérieur surtout. Le pessimisme anglais s'explique par le besoin essentiel d'exporter des produits finis. C'est surtout la concurrence japo-

naise qui justifie la crainte des exportateurs britanniques. Si l'indice économique, au Canada, est le plus élevé que nous ayons eu depuis 1926, c'est surtout à cause de la nécessité de renouveler une grande partie de nos capitaux de production. Cette avance ne se maintiendra que si elle va de pair avec un remaniement général de la politique commerciale de tous les pays. C'est en cela surtout qu'il faut donner raison aux rapporteurs du mémoire publié par la Fédération des industries britanniques.

Jean-Marie NADEAU

L'art de se bien vêtir

(D'après Fashion-Craft.)

Tenue du soir pour les cérémonies sans apparat

HABIT. — Smoking (tuxedo) simple ou croisé, tissu noir ou bleu nuit, revers en pointe, col de soie ou du même tissu que l'habit.

GILET. — Simple ou croisé, de soie noire ou de tissu blanc lavable.

PANTALON. — Même tissu que le veston, large galon de soie.

CHEMISE. — Chemise blanche à plastron rigide uni ou de fantaisie, manchettes simples, faux-col cassé. Avec le smoking croisé, le faux-col rabattu est admis.

CRAVATE. — Soie noire, modèle papillon ou à bouts effilés.

CHAUSSETTES. — Soie noire, fil de Lisle.

CHAUSSURES OU SOULIERS BAS. Cuir verni ou chevreau.

CHAPEAU. — Haut de forme en soie, chapeau claque ou feutre souple noir.

GANTS. — Blancs, en peau de daim.

PALETOTS ET PARDESSUS. — Modèle ajusté ou modèle dit de la « garde anglaise » avec col étroit de velours ou de drap.

PARURES. — Boutons en nacre de perle blanc ou fumé, onyx.

FOULARD ET POCHETTE. — De soie ou de crêpe de Chine blanc ou jaune très pâle. Mouchoir blanc en toile.



Society Brand

Vêtements d'été et de sport

\$25 et plus

Pantalons de flanelle \$5.50 et plus

Nous sommes heureux de pouvoir vous fournir les vêtements d'été et de sport « Society Brand ». Ils supportent les plus grandes chaleurs sans se déformer, étant confectionnés par les plus habiles tailleurs.

Les modèles de « Society Brand » sont les plus chic, en tissus de couleurs unies ou de fantaisie. Tout fait ou sur mesure.

Venez aujourd'hui même choisir le vêtement fait pour vous.

Dépositaires à Montréal :

H. PRÉVOST
LIMITÉE

Angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis

Jess APPELEGATH

1015 ouest, rue Sainte-Catherine
près de la rue Peel



DEPUIS 31 ANS
SPÉCIALISTES EN VÊTEMENTS
ET ARTICLES POUR HOMMES

Bonin
FRÈRE LEE

901 EST, RUE SAINTÉ-CATHERINE
(angle St-André)

Une seule succursale située à
3623 EST, RUE ONTARIO

A
l'occasion de leur
Fête Patronale
nous sommes heureux
de saluer nos clients
et amis
Canadiens-Français

MAGASINS
FASHION-CRAFT
Lechasseur, limitée

ARTS ET LETTRES

L'Exposition de l'Art Italien à Paris

(Collaboration particulière à la RENAISSANCE)

Il est impossible de donner en un seul article l'impression de ce miracle de beauté, surgi au bord de la Seine, comme par enchantement, sous le coup de baguette d'une fée. C'est un moment unique au monde. Dans le Petit Palais inondé de lumière, nous contemplons, venus des quatre coins de l'Univers, tout ce qu'a enfanté le génie italien. Il domine les siècles. M. Paul Valéry l'a dit : « Dans cette Italie, de Cimabue à Tiepolo, s'élabore toute la tradition de l'art plastique européen. Il y a de grands artistes en d'autres lieux; mais c'est en Italie que s'opère le grand œuvre; la jonction avec l'antique et cette extraordinaire alliance de la culture la plus étendue avec l'art et sa pratique, que réalisent quelques hommes incomparables ».

Il fait bon dans le moment critique que traverse le monde, d'abandonner les préoccupations angoissantes pour cette contemplation délicate, pour cette pure jouissance. Ne parlons plus de réarmement. Libérons-nous de cette atmosphère d'angoisse qui paralyse l'esprit. Les hommes capables de produire une telle harmonie sont-ils donc créés et mis au monde pour faire œuvre de destruction? Ce sont là travaux de longue paix. Quand on songe qu'il suffit d'une bombe incendiaire ou d'un obus meurtrier pour anéantir ces toiles qui, à bon droit, justifient l'orgueil de la puissance humaine, on est saisi de frayer et de haine contre les Barbares qui oseraient déclencher les luttes fratricides. Ces fleurs, somptueuses et rares, de la civilisation gréco-latine n'ont pu éclore que par la vertu d'un ciel éclairé, réchauffé, des rayons d'une tradition multiforme; peu à peu elle a dégagé les valeurs humaines et divines pour qui et par qui l'on vit et l'on meurt. C'est une leçon d'union et d'entente que nous prenons là, exhortation permanente à marcher vers l'idéal de la plus haute spiritualité.

Chaque époque présente le sien, avec une poésie différente, une conception nouvelle de la technique qui donne aux thèmes traditionnels une originalité qui en fait le charme : les Primitifs, l'école de Florence, de Sienne, de Venise, de Bologne, les Eclectiques. Tous ces maîtres ont voulu ravir à la création, nature, hommes, âmes, inventions et institutions, mœurs, les images et les symboles de ce qui émeut, transporte, réjouit, console, car l'art est la transfiguration par la beauté de nos gestes et de nos attitudes. Le cœur et l'esprit y traduisent leur incessant effort à se satisfaire dans la recherche du bonheur.

Nous nous gavons actuellement de grands mots : *solidarité, collectivité*, mais ce n'est que pour mieux nous diviser. La jalousie engendre la haine de classes. On prétend répandre, démocratiser le luxe et l'élégance. Lorsque j'en vois les lamentables résultats, je suis pris de dégoût en les comparant aux pures merveilles de l'art du passé. En Italie, l'éclosion des chefs-d'œuvre ne fut possible que par une sorte de collaboration générale de l'opinion et de l'instinct populaires, de la générosité des grands et des riches. Papes, banquiers, seigneurs, cardinaux, marchands, sustentaient les peintres afin

qu'ils eussent les loisirs nécessaires pour s'adonner, se soumettre à leur inspiration. Ces artistes ne se souciaient pas de faire vite, de produire beaucoup. La perfection était leur seule préoccupation. Quelle leçon encore pour notre temps! Le travail de l'esprit — et, certes, cette recherche des moyens les plus propres à atteindre la technique parfaite est bien un labeur spirituel — n'est plus honoré ni récompensé dans la cité moderne. *Il n'est plus payé*. Toujours au rabais : c'est une fameuse devise que nous ne connaissons que trop. Où sont nos artisans qui aimaient la besogne bien achevée? De ce relâchement sont sorties cette facilité et cette surproduction qui sont la négation même de l'art. La passion de l'artiste pour capter les lignes, les formes, les nuances, l'accouplement du jour et des objets, suppose un corps à corps perpétuel. Lutte épuisante, retouches minutieuses, effort gigantesque, ennemis de la facilité, notre époque « pratique » n'a plus le courage de vous affronter. Les peintres et les artistes ne meurent plus de désespoir, tel ce Frenhofer mis en scène par Balzac dans le *Chef-d'œuvre inconnu*. Chaque époque a les artistes qu'elle mérite. On sait ce que l'art est devenu chez les Soviets.

Je ne doute pas que devant ces produits du génie, réalisés par une volonté sans cesse renouvelée par l'espoir de vaincre la difficulté, nos artistes reprennent le goût et l'ambition qui animèrent leurs illustres devanciers.

J'arrête ces considérations, sans avoir épuisé tous les aspects de la sagesse opportune. Je reviendrai quelque jour sur l'un ou l'autre des maîtres qui, tout en offrant à nos yeux extasiés un spectacle, quasi divin, nous font entendre des conseils efficaces. Par exemple, celui-là que me soulignait un jeune écrivain qui m'accompagnait : « Ce qui fait la force de ces talents, c'est la culture générale dont leurs compositions portent en soi la preuve. Ils n'étaient pas que peintres, mais philosophes, architectes, humanistes. Ils avaient parcouru le cycle des connaissances de leur temps ». Dans cette fureur de compétence, quel déni à la spécialisation outrancière des Américains, prédicateurs des Bolchevicks! Foin du Taylorisme en art!

Que nous sommes reconnaissants à l'Italie, en la personne de Mussolini, de nous avoir confié très généreusement une grande partie de son trésor sacré. Voilà le véritable internationalisme. C'est la mise en commun du patriotisme où l'humanité prend prétexte à la confiance dans son propre labeur pour embellir, anoblir ses destinées terrestres.

Malgré les foules innombrables qui ne cessent d'assiéger les guichets d'entrée de l'Exposition, on peut facilement s'adonner aux délices de la contemplation.

Quand nous eûmes stationné devant maint chef-d'œuvre, mon jeune compagnon voulut revoir la *Naissance de Vénus*, par Botticelli. Vénus pudique. A côté des Madones, elle n'émeut point les instincts de l'ombre. Tant il est vrai que l'art de tradition romaine veut nous sauver des vulgaires émois : il est religieux par essence.

Philippe BERTAULT

Province de Québec,
District de Montréal
No F-143696

COUR SUPERIEURE

James H. Sutton, directeur de funérailles, Windsor, comté d'Essex, province d'Ontario, demandeur, vs Alexander McAlpine, et autres, tous des cité et district de Montréal, défendeurs, et Metropolitan Life Insurance Company, et autres, mis-en-cause.

Il est ordonné aux mis-en-cause, Dame Agnes McAlpine, épouse de William Sterling, le dit William Sterling pour autoriser cette dernière, tous deux de Kirkintilloch, Ecosse, et Janet McAlpine de Stranraer, Ecosse, de comparaître dans le mois.

T. DEPATIE,
député-protonotaire.
Montréal, 17 juin 1935.
Mtres Nadeau et Lalonde,
Procureurs du demandeur.

L'art gothique en France



Un aspect original de la cathédrale de Rouen montrant l'abside et la flèche.

Radio-tout-le-monde

Croyez, si vous le voulez, que je parle méchamment d'un recueil de sketches et de fables-express (express de petit chemin vicinal, en outre) qui a vu le jour ces dernières semaines. Pourtant, en fait de fables, je n'aime guère que celles de La Fontaine et les autres que je conte aux bénévoles go-beurs qui veulent bien m'écouter. Celles de l'Adonis (que l'on ne soupçonne pas mes mœurs, qui, ô Gides de la rue Saint-Denis, chers Hermants de la rue Saint-Hubert, sont la pureté même), les apologues de l'Antinous que l'on voit avantageusement affichés aux montres de nos libraires ne m'intéressent qu'à la façon d'une cote boursière. Soit dit sans raillerie à l'endroit des titres même furieusement mouillés, mais il paraît, comme dit la chanson, *qu'il ne mouillera plus pas en tout* (à prononcer comme vous l'entendrez)... Assez parler d'un bouquin jaune du moins cocu (au figuré, mesdames, au figuré!) de nos poètes.

Qui ne lit les *Nouvelles littéraires*, ne serait-ce que pour que s'en aperçoive, dans le tram, la jeune fille de la banquette d'en face? On y pouvait lire hier ou avant-hier tout un cours sur la poésie française dû à la plume, pardon! à la barbe du bon poète Fernand Gregh, qui en a d'ailleurs une somptueuse. Rien de plus superficiel. Cet écrivain, qui traite de Victor Hugo aussi bien que si lui-même n'eût pas écrit les méchants vers que l'on sait, a trouvé le moyen de « laroussifier » les ondes sonores. De la vulgarisation pure et simple, à décourager le docteur Gustave Le Bon que nos quarts de lettré connaissent encore : le docteur Le Bon lui aussi portait une longue barbe.

Quand je fouille chez le libraire, quand je parcours le catalogue d'une bibliothèque, l'amas des romans, l'entassement des poèmes me décourage toujours. Je veux avoir de quoi me mettre sous la dent. Les sucreries du Grec, le nanan du Syrien, ne m'agréent pas toutes les heures. J'ai la curiosité de faits qui ne soient pas inventés par la plume violette (mélange Waterman) d'un artiste qui le veut être, enfin je refuse le blanc de poulet, et me jette sur du sérieux qui l'est en vérité, en dépit de l'apparence frivole que le sérieux prend parfois. Mais jamais je n'accepte la vulgarisation pure et simple, l'horreur des horreurs, même dans le demi-monde des lettres, qui ne réussira jamais à être le monde tout court.

A écouter les causeries, les conférences de la radio, on dirait qu'on s'est donné le mot d'ordre et que l'on ne tente qu'à vulgariser, comme d'autres à *refran-ciser* (sic) à outrance. Je ne laisse pas de m'amuser parfois et je sais une petite bonne femme, dont je n'ai malheureusement vu jamais le bout du nez, qui nous parla

naquère de Fréchette en résumant monseigneur Camille Roy, de québécoise mémoire (au fait cet amusant universitaire vit-il encore?), et les articles nécrologiques du temps. J'ajouterais, par honnêteté, qu'elle recueillit, pour notre instruction, quelques souvenirs *personnels*, comme on envoie chez un mort une « couronne » commune, mais bien « sentie ». Méfaits de la radio! Je veux dire de la radio dans la littérature, à moins que ce ne soit de la littérature dans la radio.

Je suis censé écrire une chronique littéraire, on m'a demandé de la critique de romans, de poésies, d'histoires et peut-être (et je le crains, Montréalais que je suis) de la critique : je parle de radio. Détrompez-vous, je ne m'éloigne pas de mon propos. La littérature canadienne, n'en déplaise à nos amis Pelletier, Achard ou Lévesque, s'est réfugiée aux postes B. B., X. X. X., ou celui que vous voudrez. Notre poésie a, je ne dirai pas des glandes adénoïdes en 1935, mais elle sent en diable le microphone. Le livre n'est chez nous, et probablement ailleurs, que le noviciat d'une « salle d'émission ». Il y a quelques années l'on se familiarisait avec un dictionnaire de rimes, et puis l'on rimait; aujourd'hui, l'on grasse, que Marconi en soit béni! et ensuite l'on écrit, ou l'on fait écrire les autres, ce qui, dans un pays où le talent ne court pas plus les rédactions qu'il ne court les ministères, voire leurs antichambres, ô cher poète qui me vouliez vendre votre livre, revient d'ailleurs parfaitement au même.

Nos très rares éducateurs, je veux dire ceux qui n'en font pas métier, et cinq ou six qui font cet ingrat mais splendide métier, nous l'ont appris, il faut nous soumettre à certaines disciplines spirituelles. Le commerce lui-même a sa mystique, je dirais même, si j'en écoutais mon expérience personnelle, le commerce surtout a sa mystique. Nous n'arrivons jamais à former dans notre pauvre Québec un dixième de littérature, si nos poètes viennent réciter devant le micro quelque élégie en tutu sentimental, si nos conteurs louent des smokings pour se présenter aux ondes hertziennes... et à celles qui leur passent la main dans les cheveux, par la poste restante.

La radio, la T. S. F. est une chose splendide, commode surtout. Comme le phonographe, le téléphone, la réfrigération artificielle, la soie artificielle, les *john collins* et l'amour. Mais il y a autre chose. Une invention est d'abord chose industrielle : pourquoi, ô chère Suzette, qui avez du talent, et je le devine, encore plus de tempérament, n'écrivez-vous pas avant de parler dans un français qui se rapproche de celui de S. A. le bey de Tunis avant qu'il n'eût — ou son fils — un précepteur français? Et, vous aussi, mon jeune ami qui

Le Salon des Anciens des Beaux-Arts

Ce Salon est très significatif. Vous y êtes allés, sans doute. Suivant votre humeur ce jour-là, vous en êtes revenu ou désappointés, ou confiants. Quelques rapides regards accordés aux dessins des jeunes architectes, et vous avez eu hâte de contempler les peintures, les sculptures, les aquarelles, les dessins, les illustrations, les reliures, les maquettes de décor ou de costumes, les couvertures d'albums ou de programmes, les enluminures, que sais-je encore? Les meubles, la ferronnerie, les vitraux exécutés par cette pléiade de jeunes artistes formés à cette école fondée il y a treize ans par le secrétaire de la

province, M. Athanase David, et dirigée avec doigté et prévision par M. Charles Maillard.

J'eus récemment l'occasion de remarquer les succès réitérés des architectes des Beaux-Arts dans les concours du *Royal Architectural Institute of Canada*. Comme la dureté des temps ne voit guère s'élever de constructions nouvelles, on pouvait prévoir qu'ils auraient peu à exposer. Signalons toutefois de jolis et spirituels dessins par M. Emile Daoust vus de Montréal et de Barcelone, une petite étude de chapelle par M. Deshaies, d'amusants croquis d'intérieur par M. Jean-Serge Lefort, un petit projet de chapelle sans grande prétention par M. Yves Bélanger, d'agréables maisonsnettes par MM. Henri Mercier et Jean Savard. Enfin n'oublions pas la photographie de l'intérieur de l'église de Matane due à MM. Rousseau et Côté, qui propose un essai intéressant d'architecture en béton armé.

quittez avec un visage fleuri de vos boutons du dimanche une « alma mater » que vous appellerez ainsi jusqu'à l'année prochaine, allez-vous prononcer, sous prétexte de critique, et d'amour tendre à l'endroit d'une cousine qui sait trop qu'elle est plus âgée que vous, allez-vous, mon vieux, dire une prière électrique et presque papale devant un auditoire absent bien plus que présent, cher petit gars?

Si, d'aventure, j'écoute à la radio quelqu'un, quelqu'une de nos intellectuelles, franchement, j'admire, au bon vieux sens latin (j'ai fait des « études classiques », mais, chut! ne dites pas que j'enjambe parfois mes déclinaisons) j'admire que nous soyons si « avancés ». L'autre jour, je voyais le plus modeste des hommes qui me parlait, avec une compétence qui me passait, de littérature française ou anglaise : que n'écouterait-il nos innombrables teuseffistes des deux sexes, (je n'ai pas vérifié : au poste AMDG, il y a peut-être un troisième sexe ou une absence de sexe, ce qui serait encore plus drôle,) que n'écouterait-il, cet homme aimable, nos diplomates en chambre (garnie?) de la radio et nos poétesses en chambre... non garnie, qui nous révèlent chaque trimestre le génie de Marceline Desbordes-Valmore... Monsieur Asselin, qui connaissez si bien notre vieux Boileau, notre Barbey, pourquoi ne pas traiter un jour de nos poétesses?

Il y a, ou il y a eu (depuis la crise, je ne lis plus de roman-feuilleton) des romans à quatrevingt-dix centimes : nous avons, cher monsieur Duranleau, une littérature à deux dollars par année. M. X. (pas de jaloux! ni de réclame!) y verra.

Berthelot BRUNET

SUITE À LA PAGE 5

Vacances inoubliables dans la plus belle région du Canada

à BANFF et au LAC LOUISE

au cœur des MONTAGNES ROCHEUSES

Il n'est pas, dans toute l'Amérique du Nord, de région de vacances plus pittoresque et plus agréable que celle des Montagnes Rocheuses canadiennes. A Banff, au lac Louise, au lac Emerald, le visiteur peut se livrer, dans un cadre admirable, à tous les sports populaires — natation, tennis, alpinisme, équitation, etc. Le terrain de golf de Banff est l'un des plus beaux du continent.

Excursion à forfait de 4 jours — 2 jours à Banff, 2 jours au lac Louise — 126 milles en auto dans les montagnes, y compris visite au lac Emerald et au lac Moraine. Tous frais compris, \$55.

Excursion à forfait de 6 jours — 2 jours à Banff, 2 jours au lac Louise — plus 1 jour facultatif à Banff ou au lac Louise, et 1 jour au lac Emerald. Randonnée en auto de 126 milles, y compris visite au lac Moraine. Tous frais compris, \$70.

Toutes les excursions commencent à Banff ou à Field, le 21 juin. Les prix forfaitaires comprennent le transport de Banff à Field (ou de Field à Banff), chambre dans des hôtels modernes, repas, et automobile. Ajoutez le prix du billet de chemin de fer, à partir du point de départ, l'hôtel Banff Springs est ouvert du 16 juin au 10 septembre. Le Chateau du lac Louise et le Chateau du lac Emerald sont ouverts du 21 juin au 10 septembre.

SEMAINE DE GOLF

Terrain de l'hôtel Banff Springs — du 26 au 31 août

Prix de passage très réduits via les Grands Lacs. Par chemin de fer jusqu'à la côte du Pacifique, Vancouver, Victoria et Seattle.

De Montréal
Validité de 45 jours
Aller et retour : \$117.75
Validité pour la saison
Aller et retour : \$132.50

Renseignez-vous aux agences du Canadien Pacifique, ainsi qu'au No 201 ouest, rue Saint-Jacques.

PACIFIQUE CANADIEN

Lunettes

Mes frais généraux extrêmement minimes me permettent de vendre des lunettes de haute qualité à très bas prix.

L. P. Trottier, O.D.

Optométriste-Opticien

Spécialiste de la vue

Autrefois optométriste-expert de la Rithols Optical Co. et chez Dupuis Frères.

BUREAU OUVERT TARD LE SOIR

922 est, rue Ste-Catherine
Porte voisine de la Pharmacie de Montréal

Tél. : HARBOUR 6006